

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LIMOILLOU

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts
Que l'Atlantique embrume et bat de toutes parts,
Sur un vaste plateau désert et monotone,
— Comme l'on en voit tant sur la côte bretonne, —
Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,
Se profile un manoir vieux de quatre cents ans.

L'antique logis est de structure maussade,
Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade
Et la mesquine tour lui servant de donjon,
Qu'il ait été construit au temps de Jean Goujon,
Au temps où l'astre qu'on nomme la Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.

Depuis déjà longtemps il n'est plus habité,
Et l'on se sent ému de sa viduité.

Le haut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis
Où des essaims d'oiseaux nocturnes font leurs nids ;
L'ossature du toit s'affaise et se disloque ;
Chaque volet s'éraille et pend comme une loque ;
Chaque plancher moisit et craque sous les pas ;
Partout où les rayons du soleil n'entrent pas
Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;
Le soir par le plafond ou compte les étoiles
Et l'on voit clignoter aux soliveaux souillés
L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés.
Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;
Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse
Informe de débris à l'aspect menaçant,
Et dont n'oserait plus s'approcher le passant,
Si ses murs, aussi froids et mornes que tes tombes,
N'eussent été construits à l'épreuve des bombes.

Bien que Limoilou soit proche du roc géant
 Où Chateaubriand dort bercé par l'Océan,
 Bien qu'il ait par son âge une majesté sainte,
 L'isolement se fait autour de son enceinte ;
 Seul, parfois, un rêveur, qu'attire Paramé
 Avec sa plage d'or, son flot calme et rythmé,
 Erre un instant le long de sa muraille grise ;
 Seul, quelque jeune peintre étranger, que l'art grise
 S'en vient par la jachère aux arômes exquis
 Le contempler de près pour en faire un croquis,
 Tristement étonné qu'il fut la résidence
 D'un marin qui donna tout un monde à la France.

Quatre siècles ont fui depuis que ce marin
 S'en fut là reposer son grand front si serein
 Et si souvent tourné vers le flambeau des astres,
 Durant ce temps, combien de superbes pilastres
 Ont été renversés par l'homme ou par l'éclair ?
 Combien de murs se sont éparpillés dans l'air
 Sous le feu de la mine ou des artilleries ?
 La Bastille est tombée avec les Tuileries ;
 Cent autres tours, témoins d'un duel dont le nom
 Vibre encor dans les cœurs comme un coup de canon,
 Ont croulé sous l'effort d'indicibles colères ;
 Des couches de granit mille fois séculaires
 S'éboulerent du front de grands caps aux abois ;
 Les trois quarts du Pérou, si riches autrefois,
 S'effondrèrent aux chocs d'un tremblement de terre ;
 L'île de Cérigo, l'immortelle Cythère,
 Disparut récemment dans une mer qui bout.....
 Et les murs du manoir de Cartier sont debout,
 Debout comme le roc d'où Saint-Malo domine
 L'Océan dont le flot rongeur en vain le mine,
 Debout comme le sont leurs voisins les menhirs
 Dont l'âge s'est perdu parmi les souvenirs,
 Debout comme la gloire immense et souveraine
 De celui qui, prenant l'inconnu pour arène,
 La croix sur la poitrine et l'éclair dans les yeux,
 Porta si loin le fier pavillon des aïeux.

Limoilou ! Limoilou ! malgré l'abîme immense
 Séparant notre sol de la terre de France,

Malgré l'éloignement et les vapeurs du flot
Qui cachent à mes yeux les tours de Saint-Malo,
J'aperçois nettement là-bas ta silhouette,
J'entends parfois, avec l'oreille du poète,
La brise moduler sur l'angle de tes murs,
J'écoute tout auprès murmurer les blés mûrs,
Gazouiller les linots, chuchoter l'hirondelle
Qui vient bâtir son nid au flanc de la tourelle ;
Oui, malgré ta vieillesse et ton isolement,
Malgré toute l'horreur de ton délabrement,
Quand je songe à celui dont tu fis l'ermitage,
A celui qui laissa tant de gloire en partage,
Et dont les exploits n'ont jamais coûté de sang,
Je te vois à travers un prisme éblouissant.

W. CHAPMAN,

Québec, Février 1891.

LES MÉMOIRES DE SAINT-SIMON ET LE PÈRE LE TELLIER (1)

Voilà un bon livre et très instructif que vient de publier le P. Bliard. On nous permettra bien à ce sujet quelques réflexions.

I

“L'impartialité est impossible à qui écrit ce qu'il a vu et manié” (2). Cette parole échappée à Saint-Simon et relevée par le P. Bliard (p. 373) pourrait servir d'épigraphe aux *Mémoires* du fougueux écrivain,—et à bien d'autres.

Pour quiconque l'a un tant soit peu fréquenté, Saint-Simon n'est rien moins qu'un écrivain impartial, et je ne crois pas qu'un seul esprit sérieux soit disposé à le considérer comme tel. Violent à l'excès, emporté dans ses paroles comme dans ses actions, méprisant pour tout ce qui n'est pas duc et pair, haineux, plein de rancune, et de cette rancune que le temps envenime au lieu de la calmer, croyant facilement ses adversaires capables de toutes les bassesses, et se croyant lui-même un prodige de pénétration et de finesse, il est encore rempli de tous les préjugés de son époque. Préjugés du grand seigneur sous Louis XIV, alors que pour singer le grand roi qui avait dit : l'Etat c'est moi, les nobles s'étaient dit à leur tour : Mes terres, mes paysans, mes domaines, tout cela c'est moi ; d'où l'orgueil et l'égoïsme sans frein ;—préjugés du janséniste, très lié avec le cardinal de Noailles, et jugeant tout à la manière de la secte, qui disait complaisamment le *grand* Arnauld, le *savant* Nicole, le *pieux* Lancelot, et qui eût dit aussi volontiers le *petit* Corneille et le *parvre*

(1) *Les Mémoires de Saint-Simon et le Père Le Tellier, confesseur de Louis XIV*, par le Père P. Bliard, de la Compagnie de Jésus, Paris Librairie Plon, rue Garancière 10, 1891. 1 vol. in-8 de 430 pp.

(2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. XIII, ch. VII, p. 99.

Racine ;—préjugés du courtisan disgracié qui se croit victime d'une injustice et son roi mené par des flatteurs et des intrigants ;—préjugés contre les jésuites, (je passe, car ils sont connus) ;—préjugés en un mot de toute sorte et de toute nature : voilà Saint-Simon. En outre la plus naïve admiration de soi, la plus aveugle confiance en soi-même qui se puisse voir. Doué de beaucoup de pénétration, mais s'en croyant dix fois plus qu'il n'en a, il étudie et observe les hommes avec une satisfaction immense : il se grise, il s'enivre du bonheur d'observer, il croit voir tous leurs motifs secrets, toutes leurs intentions cachées, et cela le met tellement au-dessus d'eux qu'il se passionne à ce jeu et ne songe pas à douter un instant de l'exactitude de ses jugements. Rentré chez lui il jette rapidement sur le papier, avec tout l'entraînement de la passion,—car il en a toujours quelque une qui l'agite,—ses impressions du jour ; ce sont ces notes qui composent ses *Mémoires*. Avec cela bon raconteur, écrivant avec une verve endiablée à raison de sa passion même ; il fait des tableaux vivants, riches en couleur, hardis de tons, piquants de détails et qu'on ne lit jamais sans intérêt. Parfois on se passionne avec lui, on prend parti pour son orgueil blessé et on passe par toutes ses émotions ; d'autres fois il est trop manifestement hors de toute vérité ; on se croise les bras et on le regarde se démener avec un peu de ce sentiment de moqueuse satisfaction qu'on éprouve à regarder de sang-froid un individu qui s'échauffe et perd son calme.

Il est naïf, et c'est un des charmes de son récit : il croit ce qu'il dit, il y tient, il le défendrait au besoin à la pointe de l'épée ; c'est naïvement qu'il s'admire, et se met au-dessus de tous, il n'en fait pas mystère ; c'est avec la plus entière bonne foi qu'il admet, entraîné par sa passion, les choses les plus fausses, qu'il formule les accusations les plus graves, et qu'il colore son récit et ses personnages de la façon que sa passion le veut. D'ailleurs son récit n'est pas disposé avec art, rien n'est rangé, il n'y a pas d'autre ordre que celui que la suite des faits impose naturellement. Quand une digression se présente il s'y jette, même si elle allonge démesurément le récit. C'est pourquoi il y a des longueurs. Rien n'est étudié, rien n'est mis en place à dessein ; tout cela coule de source, tantôt en ruisseau, tantôt en torrent. Rien n'est plus loin des froids calculs d'une passion bien méditée.

On me pardonnera ce long tableau. J'en ai besoin pour appuyer un reproche, le seul d'ailleurs, que je veux faire au P. Bliard. Saint-Simon étant ce qu'il est, partial, injuste, passionné et, par suite

rempli d'erreurs, n'est-ce pas lui faire beaucoup d'honneur que de s'arrêter à le réfuter ? J'avoue cependant que le caractère du P. Le Tellier avait besoin d'être réhabilité. On l'a tant calomnié le pauvre homme. Mais j'aurais presque mieux aimé que cette réhabilitation nous fût présentée sous une autre forme que celle d'une réfutation de Saint-Simon, toute triomphante qu'elle est. Ainsi l'auteur se propose (p. 16) de "suivre pas à pas les mémoires de Saint-Simon" et de "les réfuter," il prête à Saint-Simon une "tactique" soi-disant "infaillible pour décrier à tout jamais un adversaire odieux" (p. 100), il parle d'un "procédé" de Saint-Simon (p. 119), il lui attribue une "thèse" (p. 119), et autres choses semblables. Pour moi, je l'avoue, je crois Saint-Simon incapable d'une tactique, d'un procédé d'une thèse, et je dirais volontiers que l'auteur a été plus heureux quand il dit que "Saint-Simon n'a pas montré la vérité" (p. 124), qu'il "tombe dans une erreur" (p. 125), et surtout quand il s'écrie (p. 296) : "Ne suffit-il pas vraiment de laisser parler Saint-Simon pour être dispensé de le réfuter ? Eh ! vraiment oui, c'est plus que suffisant, car, quand Saint-Simon a dit tout ce qu'il avait sur le cœur, il s'est tant fâché, tant contredit, il a déversé tant de fiel et de bile de tout côté qu'aucun homme sérieux et de sang-froid ne se laisserait prendre à ses déclamations. C'est pourquoi j'aurais désiré, pour mon compte, que, sans faire la part si belle à Saint-Simon, l'auteur intitulât simplement son ouvrage : *Le Père Le Tellier, confesseur de Louis XIV.*

II

Mais que l'on n'aille pas croire pour cela que le volume soit dénué d'intérêt, ou que, s'il en a, il le tienne en réserve pour quelques érudits. Non, cette histoire d'un simple jésuite est pleine d'intérêt. Ce n'était pas un petit personnage que le confesseur de Louis XIV. Le P. Le Tellier notamment a été mêlé à beaucoup d'affaires, on l'a mêlé à beaucoup d'autres où il n'était pour rien et il n'est pas facile de débrouiller le vrai d'avec le faux dans toutes ces histoires. Le P. Bliard l'a entrepris : la comparaison et l'étude des documents, qui est la méthode historique par excellence, lui a permis de presque tout démêler. A peine, pour un point ou deux de détail, est-il obligé, faute de documents, de s'en tenir à des probabilités, par exemple au sujet de la visite du cardinal de Noailles à Louis XIV mourant (p. 383), et

pour les derniers mois de la vie du P. Le Tellier (p. 410). Mais pour le corps de l'ouvrage, les documents abondent et la preuve est largement faite. Le P. Bliard ne plaide pas, ne discute pas, il raconte pièces en main, et cela de la façon la plus convaincante. Les mémoires de d'Orsanne, la correspondance de Fénelon ont été utilement mis à profit, sans parler des autres qui sont moins souvent cités. La preuve à faire était surtout négative : il fallait établir que le P. Le Tellier n'avait pas pris part à tels ou tels événements auxquels on l'avait mêlé mal à propos. Tout ce travail est très bien mené ; c'est l'œuvre d'un véritable historien, sérieux et consciencieux.

Le jansénisme est ramené sur le tapis. Comment en effet parler des affaires ecclésiastiques sous Louis XIV sans retomber sur cette fameuse question ? L'auteur reprend peut-être d'un peu haut l'histoire de Port-Royal-des-Champs (p. 48), d'autant qu'il n'est ici question que de sa destruction. Puis il nous fait, en dix chapitres (IV-XIV), traités de main de maître, l'histoire de la bulle *Unigenitus*. Toute cette étude est conduite avec le plus grand soin, et c'est là, à mon avis, la meilleure partie de l'ouvrage. Elle devrait être lue de tout homme sérieux qui n'est pas complètement étranger aux questions d'histoire ecclésiastique. L'auteur fidèle à sa méthode, raconte les faits et les laisse parler par eux-mêmes. Or, ils sont éloquents. Le caractère du cardinal de Noailles s'y montre sous son vrai jour ; on voit les menées des jansénistes, les hésitations et les ménagements de leurs adversaires, les sages lenteurs de la Cour de Rome, les soins que met Clément XI à la rédaction de la bulle. Chemin faisant, Saint-Simon reçoit son affaire, mais en passant sans qu'on lui accorde pour cela trop d'importance, et sans que le récit en soit attardé. C'est ainsi que j'aime à voir traiter ce personnage. En somme c'est là, à mon avis, la pièce de résistance de l'ouvrage, et on me pardonnera d'en donner une courte analyse.

On connaît en gros cette histoire. Antoine de Noailles, encore évêque à Châlons, avait donné (23 juin 1695), un peu à la légère, une flatteuse approbation au livre de Quesnel intitulé : "*Réflexions morales sur le Nouveau-Testament*", ouvrage rempli de maximes jansénistes. En 1703, l'évêque d'Apt, en 1767 l'archevêque de Besançon et l'évêque de Nevers, condamnent l'ouvrage. En 1708, le souverain pontife, Clément XI, le condamne lui-même. Le 15 juillet 1710, M. de Champflour, évêque de La Rochelle, et M. de Lescure, évêque de Luçon, par un mandement commun, le flétrissent de nouveau. Noailles, alors archevêque de Paris (depuis 1695) et car-

dinal (depuis 1700), prend ce mandement comme une injure personnelle. Il fait expulser du séminaire de Saint-Sulpice les neveux de ces deux prélats, et publie une Ordonnance contre ces deux évêques, où il outrepassa singulièrement les limites de son pouvoir. Mme de Maintenon, dès longtemps dévouée à Noailles et sa constante protectrice, de concert avec le P. Le Tellier, essaie de ménager une réconciliation. Les deux évêques consentent à adresser une lettre d'explication à l'irascible cardinal, mais on ne peut arracher à celui-ci les concessions même les plus raisonnables. De guerre lasse, l'affaire est renvoyée au dauphin (duc de Bourgogne). Celui-ci l'étudie consciencieusement, et propose un premier projet d'accommodement; le cardinal refuse. Le dauphin en propose un second. Sur ces entrefaites, l'évêque d'Agen, François Hébert, écrit aux deux prélats une lettre qu'il lance dans le public et qui envenime les choses, et, au moment où les difficultés redoublent ainsi, le dauphin meurt (18 février 1712). L'affaire revenait au roi, elle est renvoyée au pape. Entretemps le P. Le Tellier avait essayé de réunir en faveur des deux prélats de nombreuses adhésions d'évêques, et de déterminer ceux-ci à écrire eux-mêmes au roi. Une lettre dans ce sens écrite à l'évêque de Clermont, François Bochart de Saron, par son neveu l'abbé Bochart de Saron, et interceptée est rendue publique. Les jansénistes jettent les hauts cris, tempête contre le P. Le Tellier, plaintes amères et récriminations du cardinal. Louis XIV se disposait même à lui accorder quelque satisfaction, lorsque Noailles s'avisait d'une violence qui était en même temps une maladresse insigne. Il interdit un certain nombre de jésuites de Paris, parfaitement innocents dans l'affaire, pour se venger du P. Le Tellier, auquel cependant il continuait ses pouvoirs, n'osant trop braver le roi. Les discussions s'enveniment encore plus. Malgré toutes les représentations Noailles maintient l'interdit. Pendant ce temps l'affaire, portée à Rome, y était longuement discutée. Clément XI travaillait de concert avec ses cardinaux à une bulle contre laquelle on ne pût élever, en France, absolument aucune réclamation, et qui décidât définitivement la question de doctrine. Ces travaux durèrent trois ans. Le pape avait tout vu lui-même, tout entendu, tout contrôlé. De là sortit la fameuse bulle *Unigenitus Dei Filius* qui condamnait cent une propositions extraites des *Réflexions morales*. Noailles était battu, mais son orgueil se refusait à toute soumission: il refusa d'accepter la bulle. Tandis que sur les cent vingt évêques de France cent cinq y souscrivaient sans peine, que sur les cinquante évêques

convoqués à Paris en assemblée extraordinaire, quarante et un l'admettaient sans hésitation, que le Parlement l'enregistrait comme loi du royaume ; Noailles résistait toujours, et soutenait ainsi le parti janséniste, qui, sans cet appui, eût à peine osé lever la tête.

On le voit, la part du P. Le Tellier est minime dans cette affaire, et c'est pour la réduire à ces justes proportions que le P. Bliard en vient à raconter par le menu toute l'histoire de la bulle. Ce récit vaut certes la peine d'être lu et étudié, et il ne peut manquer d'intéresser.

III

Ainsi tombent, les unes après les autres, devant les yeux du lecteur, les calomnies et les fables amassées contre le P. Le Tellier. Et certes, c'est heureux pour lui, car ce n'est pas un bien attrayant personnage que Le Tellier des *Mémoires* de Saint-Simon. " Sa physionomie était ténébreuse, fausse, terrible: il eût fait peur au coin d'un bois". Il était " grossier, insolent, impudent, né connaissant ni monde ni mesure, ni degrés, ni ménagements, ni qui que ce fût". " Enfoncé dans l'étude des plus profonds mystères de sa Compagnie, il était sur tout le reste ignorant à surprendre". Il était " caché sous mille plis et replis " et en outre (Saint-Simon n'a pas peur des contradictions, il ne s'en aperçoit pas), " impétueux, violent, jusqu'à faire peur aux jésuites les plus sages, etc., etc." (1).

Au lieu de tout cela nous trouvons un homme qui, d'après Mme de Maintenon " s'était acquis de la considération dans le monde par sa politesse (p. 21), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tout appliqué à l'étude " (p. 23). " de sorte que, d'après le *Mercure galant*, son savoir égale sa grande modestie et sa grande piété (p. 24)"; " simple dans ses manières ", dit Languet, " qui avait passé sa vie dans l'étude et dans l'application du cabinet, mais qui, ayant peu commercé avec les hommes, était en danger d'être trompé par eux " (p. 29), enfin si peu violent que Fénelon lui-même, le doux et modeste Fénelon lui trouve trop peu d'ardeur et le presse de se montrer moins tolérant (p. 32).

Et ainsi des autres accusations. La réfutation se poursuit victo-

(1) *Mémoires*, t. IV, XXV, pp. 289-290. Je cite d'après le Père Bliard, n'ayant pas les *Mémoires* sous la main.

rieuse, du commencement à la fin. C'est surtout au sujet des derniers moments de Louis XIV qu'on avait formulé contre le P. Le Tellier les accusations les plus basses et les plus indignes, et il n'est pas un jésuite qui ne se sente fier de lire la noble et forte réfutation du P. Bliard.

Après avoir lu cet ouvrage on se fait une idée de ce que pouvait présenter de difficultés et d'ennuis cette charge de confesseur du roi. Il suffit de voir comment et par qui cet homme si modeste, si réservé, est attaqué, décrié, dénigré de toutes façons, pour comprendre qu'il était en butte à toutes les envies, à toutes les haines, à toutes les mesquines jalousies qui grouillaient dans ce peuple de courtisans que Louis XIV avait groupés autour de lui pour sa plus grande gloire personnelle et pour le plus grand malheur de la France.

IV

Je conclus. Ceux de mes lecteurs qui en voudraient davantage liront avec fruit le beau travail du P. Bliard. Une remarque seulement au sujet de la préface. L'auteur nous y apprend que c'est sur les bancs du collège, étant élève d'humanités ou de rhétorique, qu'il a conçu le projet de son ouvrage. Voilà un exemple que je ne puis laisser passer sans le signaler à nos jeunes gens. Il n'en manque pas, grâce à Dieu, en notre pays, de ces élèves d'humanités et de rhétorique, qui forment de ces beaux projets. Il en germe dans ces jeunes esprits des plans d'études et des desseins d'ouvrages, tant pour la défense de nobles causes, que pour l'étude de grandes questions. O jeunes gens ! qui que vous soyez, qui vous sentez de ces généreuses aspirations, recueillez-les précieusement, ne les laissez pas se perdre et disparaître avec ces mille riens d'un jour qu'un caprice de l'imagination fait naître et qu'un autre fait oublier. Souvenez-vous que vous êtes les fils d'une race jeune qui a besoin d'utiliser toutes ses forces sans en négliger une seule, pour remplir la mission que la Providence lui a confiée. Pensez qu'une étude de plus, un bon livre de plus, est une force de plus pour notre pays, notre littérature, notre peuple. Souvenez-vous que, placés au milieu de protestants de toutes nuances, il nous appartient, à nous catholiques, d'être plus instruits, plus savants, plus capables que tous les autres, et que, par conséquent, tout ce qui nous élève à leur niveau ou au-dessus d'eux contribue efficacement à l'œuvre sainte qui nous est réservée " Nous

devons, dirai-je avec Brownson, l'un des publicistes éminents des Etats-Unis, nous devons nous emparer de l'esprit et du cœur de nos compatriotes, non par des paroles vaines et des vanteries ridicules sur ce que les catholiques ont fait en d'autres temps et en d'autres lieux, mais en prouvant la supériorité présente et locale de notre sagesse, de notre intelligence, de notre vertu".

JULES JETTÉ S. J.

UN VOYAGE AU LAC SAINT-JEAN

II

EN CANOT D'ÉCORCE

Nous étions enfin parvenus au terme de notre excursion après vingt-sept jours de voyage en canot d'écorce. Le lac Saint-Jean, que nous avions si grande hâte de voir, nous apparaissait enfin dans toute sa grandeur. A la vue de cette immense nappe d'eau, dont l'œil distingue à peine les bornes, un cri de joie et d'admiration s'échappa de nos poitrines. Quel spectacle ravissant ! L'onde, légèrement ridée par la brise du matin, reflétait glorieusement les rayons du soleil levant et venait, en murmurant, lécher les bords sablonneux du lac.

L'idée de voyager librement sur cette mer intérieure nous faisait oublier les mille et une difficultés que nous avons supportées pendant notre course à travers les bois. Nous ne pensions déjà plus aux misères endurées dans les rapides et dans les petites rivières, où nous avons si souvent exercé notre patience, soit pour éviter les écueils, soit pour *chenailier* comme disent les canotiers, lorsque l'eau était peu profonde. Quel plaisir surtout de dire adieu à ces sempiternels portages dans lesquels il faut traîner sur sa tête, en guise de parapluie, un canot fort incommodant qui scie les épaules et écorche le dos ; ceux qui s'y connaissent savent du reste si ces portages sont tous aussi praticables que nos rues pavées en asphalté ; tantôt c'est une fondrière où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, tantôt un fourré épais à travers lequel le canot ne peut passer ; ici un arbre tombé dans le sentier étroit que l'on suit, un peu plus loin, un ravin qu'il faut franchir sur un pont improvisé, partout enfin des obstacles presque insurmontables. Pour moi mes

reins quelque peu endoloris et courbés par un portage de cinq milles traversé la veille au sortir de la Métabetchouan, commençaient à se redresser d'aise et de contentement.

Mais les joies de ce monde sont souvent mêlées d'amères déceptions : nous finissions à peine de déjeuner quand le vent s'éleva et bouleversa si bien les eaux qu'il nous fut impossible de nous embarquer pendant la journée.

Le lac, si calme le matin à notre arrivée, était devenu furieux. Il est ainsi fait ce beau lac, il a ses caprices et ses colères comme tout le monde. Il faut cependant s'en défier, car, souvent au moment où il paraît le plus paisible, il se soulève soudainement et alors malheur au canotier qui s'est laissé prendre à ses charmes, ou qui a eu la témérité de le braver en s'aventurant trop au large. Vous verrez, dans la suite, qu'il nous a joué un tour qui aurait pu avoir des conséquences funestes. Nous étions donc arrêtés par un de ses moments d'humeur maussade ; force nous fut de le laisser s'apaiser et d'attendre son bon plaisir pour partir, un peu contrariés à la vérité, mais bien décidés à d'employer le temps le plus agréablement possible.

Levius fit patientia quidquid corrigere nefas est, notre patience nous vint en aide et la journée ne parut pas trop longue.

Le lendemain, au point du jour, nous prenons place dans nos canots. Le lac se ressent un peu du vent de la veille et la vague du large est encore assez forte. Frais et dispos, nous appuyons vigoureusement sur l'aviron et nos pirogues glissent sur l'onde avec rapidité. L'expérience de la veille nous a rendus prévoyants. Le vent peut s'élever d'un moment à l'autre, aussi tâchons-nous de faire autant de chemin que possible pendant le calme.

Une pointe se présente ; c'est la pointe de la Traverse. Nous la doublons. A nos regards se déroule alors une immense baie qui nous sépare de la pointe Bleue. La fragilité de nos embarcations et la force de la houle nous obligent de faire le tour le long du rivage et d'en suivre toutes les sinuosités. Pour faire oublier la longueur du trajet, on entonne la chanson favorite et les avirons battent la mesure en plongeant et en replongeant en cadence. Tout à coup, entre deux couplets, nous entendons du fond de la baie un bruit de chute et, bientôt après, nous apercevons un long jet qui se précipite entre deux montagnes d'une hauteur prodigieuse. Quel est donc ce fleuve qui vient payer son tribut au lac ? C'est la rivière Ouatchouan d'un mot montagnais qui veut dire blancheur. Elle

tombe d'une hauteur d'à peu près deux cents pieds et ressemble de loin à une colonne de cristal. A l'endroit où elle se jette dans le lac, la grève, composée d'immenses blocs d'ardoise taillés sous toutes les formes, est vraiment magnifique. Ici c'est une grotte splendide, vrai chef-d'œuvre d'architecture qu'on attribuerait volontiers au génie de nos meilleurs artistes ; plus loin, c'est un portique dont les colonnades sont de superbes modèles de symétrie et de grâce ; partout enfin c'est une infinité de beautés naturelles que l'art le plus parfait ne saurait reproduire. Enchantés d'un tel spectacle, nous nous éloignons à regret et nous reprenons notre course un instant interrompue.

Le désir d'arriver à la pointe Bleue avant de dîner redouble nos forces et nous rend infatigables.

Un peu avant midi nous arrivons en face de l'église du village et, tout joyeux, nous sautons à terre. Notre première visite est pour le curé, qu'un de nos compagnons connaît très bien ; malheureusement il est absent et son vicaire nouvellement arrivé dans la place y est presque aussi étranger que nous. Nous avons la bonne fortune de faire connaissance avec le médecin du village qui, par hasard, se trouve au presbytère. Ce digne descendant d'Esculape, se montre pour nous d'une obligeance sans pareille. Il nous donne tous les renseignements nécessaires pour continuer avantageusement notre voyage sur le lac, et nous invite à dîner avec lui. Depuis un mois nous n'avions pas fait un seul repas hors de la tente. Sans déprécier les capacités culinaires de mes compagnons, je puis dire que nous ne perdions rien à changer de cuisine. Il fut déclaré à l'unanimité que les mets qu'on nous servait, remplaçaient avantageusement les ragoûts que nous faisons dans le bois. L'air frais du lac et notre course matinale nous avaient creusé l'estomac outre mesure ; quiconque aurait pu s'en convaincre en nous voyant dîner.

Notre premier dessein était de faire complètement le tour du lac. Comme la vacance tirait à sa fin et que nous pouvions être retardés longtemps par des vents comme celui de la veille, nous décidâmes d'aller visiter la réserve des sauvages Montagnais et de revenir sur nos pas jusqu'au Saguenay, que nous voulions descendre jusqu'à Chicoutimi.

Vers deux heures nous prenons congé de notre ami et nous partons en canots pour la pointe Bleue. Quelques instants après notre départ, un vent favorable vient nous aider ; nos couvertes converties en voiles pour la circonstance et placées sur le devant des canots

nous sont d'une grande utilité. Un peu avant six heures nous débarquons dans la réserve.

Le village des Montagnais présente un aspect vraiment riant. Autour d'une jolie chapelle, bâtie sur le bord du lac, sont groupées les tentes de la tribu. Celle du chef apparaît au milieu des autres et se reconnaît à distance par une corne superbe d'original qui la surmonte. C'est en effet une coutume de témoigner la considération due à son rang en lui offrant le plus magnifique original tué pendant la saison. Ces sauvages, pour la plupart, continuent leur vie aventureuse et ne veulent s'établir à aucun prix. Ils viennent à la mission deux fois par année et passent le reste du temps dans les bois. Quand le missionnaire leur proposa, la première fois, de se cotiser pour bâtir une chapelle, ils promirent tous de fournir quelque chose; mais en général que vaut la promesse d'un sauvage? Le printemps suivant à leur arrivée de la chasse alors qu'ils avaient encore tout le produit de la vente de leurs pelleteries, le prêtre leur rappela leur promesse et tous sans exception contribuèrent généreusement et la chapelle fut bâtie. Un peu en arrière, sur un tertre assez élevé, ils ont construit un calvaire et un chemin de croix. Un tronc en bois y a été déposé pour recevoir les aumônes des plus fervents. Tous s'accordent à dire que jamais une main sacrilège n'en a volé le contenu; c'est bon à croire. Soit dit, entre nous cependant, que le tronc fut trouvé un jour défoncé . . . et vide. C'était le bout de l'oreille qui s'était montré.

Les meilleurs chasseurs d'entre eux rapportent, au printemps, pour environ trois mille piastres de pelleteries. Leur premier soin, au retour, est d'acheter quelques provisions pour l'été et de dépenser le reste de leur argent aussi vite que possible. Tout l'été se passe dans l'oisiveté la plus complète. Quand arrive le temps de la chasse, ils achètent de leur argent toutes leurs provisions. Au jour fixé pour le départ, ils vont faire leurs adieux au reste de la tribu et s'en vont deux ou trois familles ensemble. Après quelques jours de marche, ils se campent bien commodément et mangent une partie de leurs provisions. Quand ils n'en ont plus, ils se mettent à chasser. Un sauvage qui a de la nourriture pour le lendemain ne travaille pas.

Pendant les voyages, c'est la femme qui a l'honneur de porter les plus pesants fardeaux; c'est elle qui dresse la tente, qui fait le lit de sapin, qui allume le feu, qui bûche enfin le bois pour la nuit pendant que le mari, assis tranquillement à l'écart, fume sa pipe ou joue

avec ses chiens. Toute la famille se nourrit exclusivement de viande et de poisson pendant tout l'hiver. Deux choses seulement leur paraissent nécessaires : le thé qu'ils boivent aussi fort que l'opium, et le tabac qu'ils fument du matin au soir. Aussi faut-il voir la quantité qu'ils en emportent pour ne pas en manquer. Le sauvage qui a son *nipish-agoué* et son *ouchpouaganne* se trouve heureux ; son adresse lui promet le reste.

D'ordinaire ces bons naturels ont la conscience assez large surtout au point de vue du bien d'autrui. Ils considèrent qu'au bout d'un an une dette qui n'a pas été payée cesse d'être due ; principe assez commode pour les débiteurs, il est vrai, mais peu satisfaisant pour les créanciers. Un jeune marchand, établi depuis peu à quelque distance de la réserve, espérait faire un grand profit avec les sauvages. Doué au reste de certaines qualités administratives, il ne lui manquait que l'expérience ; chose bien nécessaire pourtant quand on a affaire aux sauvages. Un jour qu'il attendait patiemment la fortune, deux Indiens se présentent, font le tour du magasin, examinent, marchandent, hésitent, puis enfin se décident à acheter. L'un prend un fusil, l'autre une tente, le premier des couvertures, le second tout un attirail de pêche, des pièges à loutre, enfin cent autres bagatelles, sans parler d'une bonne quantité de provisions. Quelle bonne aubaine, se disait le marchand tout joyeux. Du train que vont les affaires, je serai riche avant dix ans. Quand vint le moment de payer, il présenta le compte au plus vieux en lui disant : cent soixante piastres, mon ami. C'est bien cher, répondit le sauvage ; es-tu sur que c'est cela ? Certainement, vois le compte. Je n'y comprends rien, mais je te crois. Il plongea la main dans la poche de son pantalon et sembla hésiter. C'est soixante piastres que je . . . Non, l'ami, cent soixante. Ah, oui ! cent soixante. Es-tu bien certain ? fit-il avec défiance. Beau dommage, paye-moi. Ah, oui ! dit le sauvage, seulement . . . as-tu bien besoin d'argent ? En voilà une question, pourquoi ? C'est que, vois-tu, le chasseur est pauvre pendant l'été et je n'ai pas le sou. Je te paierai au printemps. C'est impossible, répliqua le marchand. Eh, garde tes marchandises, dit l'Indien en s'éloignant. Arrête, dit le commerçant, me paieras-tu ? Je te le promets. C'est parfait. Les deux sauvages prirent leurs effets et sortirent. Le printemps suivant, le sauvage vendit ses pelleteries, empocha son argent et oublia (par économie peut-être) son marchand et ses promesses. Il fut assez audacieux cependant pour aller tenter de nouveaux achats. En

l'apercevant, le créancier se frotta les mains. Bonjour, lui cria-t-il de loin, ta chasse a été excellente, j'espère. Le chasseur ne répondit pas ; entra et prit une chaise. Bonjour, dit-il enfin. As-tu encore de ton tabac et de ton thé ? Oui, mais avant il faut régler nos comptes. Allons, mon argent. Quels comptes, quel argent, demanda le sauvage d'un air étonné. Mais l'argent que tu me dois, les cent soixante piastres. Quelles cent soixante piastres ? dit de nouveau le vieux rusé. Celles que tu me dois. Je ne te dois rien. Mais ce fusil et cette tente que tu as achetés, tu te le rappelles. Ah, oui, l'année dernière ? Justement. Eh bien, je ne te les dois plus. C'était l'année dernière et, en outre, ce que tu m'as vendu n'était pas bon. Le vent a déchiré la tente, le fusil ne tirait pas au bout de trois jours, les couvertes étaient froides, le thé pas buvable, j'ai tout jeté dans le portage. Au désespoir, le marchand se fâcha, tempêta, supplia, menaça, rien n'y fit ; le sauvage sortit sans payer. Il eut même recours à la justice, mais ne put rien obtenir. Le malheureux jeune homme, désolé et "honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus."

A l'une des extrémités du village demeure l'agent des sauvages. Etabli là depuis vingt-cinq ans, il parle aussi facilement le montagnais que le français. Il nous offre ses services comme interprète et nous aide à trouver un guide pour descendre les rapides du Saguenay.

Le vieux "Grand Josep," un des chefs de la tribu, doit justement partir demain pour Chicoutimi, il offre de nous guider. Il est donc décidé que nous partirons demain et qu'il ne fera que nous indiquer les endroits dangereux, car nous pouvons conduire nos canots dans les rapides. Nous reprenons donc le chemin de notre camp.

Le retour fut long et pénible. La nuit était venue et les ténèbres nous empêchaient de voir à deux pas en avant des canots. Nous n'arrivâmes à la tente qu'à onze heures et demie, exténués de fatigue. Le lendemain, matin nous allons faire nos adieux à nos amis de la pointe Bleue et toute la matinée se passe à attendre le guide. Le dîner commence, mais voici que le sauvage passe avec sa femme, ils se dépêchent. Arrivés en face de la pointe de la Traverse, ils gagnent le large et traversent en ligne droite au lieu de faire le tour de la baie.

Laissons-les passer, s'écrie l'un de nous, il sera facile de les rejoindre ; achevons le dîner. L'avis est adopté et l'on continue.

A trois heures, nous nous embarquons et nous prenons la Traverse. Le lac est calme et uni comme une glace. Pas un seul nuage n'apparaît à l'horizon. Vraiment on ne peut trouver un meilleur temps pour passer cet endroit dangereux. Nous avons deux lieues à faire pour atteindre l'autre pointe. Nos canots se suivent de près et avancent rapidement.

Qui veut parier avec moi, s'écrie mon compagnon, que nous allons rejoindre notre sauvage ce soir ? Le paresseux a dû aller se camper tout près d'ici pour flâner un peu. Mais tiens, vois-tu là-bas, vers le milieu du lac, cette batture de roches ; regarde comme les lames viennent s'y briser avec fracas, n'entends-tu pas ce sourd mugissement ? Je regarde attentivement. Tout à coup un frisson de crainte parcourt tous mes membres. Tu te trompes, m'écriai-je, ce n'est pas une batture ; c'est le vent qui s'élève, vois plutôt ce nuage qui s'avance là-bas ; nous allons avoir fort à faire. Allons rejoindre les deux autres canots et décidons promptement ce qu'il faut faire. C'était bien en effet le vent qui s'élevait. La tempête allait être furieuse. Comment résister à ses coups, protégés seulement par nos frères embarcations ? Le moindre coup de mer pouvait les mettre en pièces. Hola ! criai-je à Henri, qui, assis tranquillement sur la pince de son canot, plaisantait avec son compagnon. Par ici, regarde là-bas. Il me comprend tout de suite. En un instant les trois canots sont réunis. Nous sommes juste au milieu de la baie ; il n'y a que l'alternative virer de bord ou se jeter sur l'île en face de nous. La délibération n'est pas longue. Dirigeons-nous sur l'île aux Lièvres, dit Henri ; elle n'est qu'à trois milles d'ici. Nous y serons bientôt. Allons ! du sang-froid et du courage. Demeurons tous ensemble afin de nous porter secours mutuellement. Surtout, si l'un des canots vient à sombrer ou à chavirer, sauvons ceux qui le montent au risque même de périr tous ensemble. Ferme sur l'aviron et à la grâce de Dieu !

La tempête approchait de plus en plus. Une sueur froide inondait mon visage. L'idée de n'être séparé du gouffre que par une écorce de bouleau me mettait dans des transes mortelles. Je me voyais déjà plongé dans les flots et luttant avec désespoir : histoire de voir passer devant mes yeux une foule de peccadilles auxquelles je n'avais jamais pensé et dont je me voyais près de rendre compte. Les premières vagues commençaient à nous atteindre. A genoux dans le fond du canot, j'avironnais avec rage. Au bout d'un quart d'heure la tempête était dans son plus fort. C'était le moment dé-

cisif. Le vent faisait rage. Nos canots bondissaient sur la crête des vagues qui nous inondaient des pieds à la tête ; tantôt ils descendaient dans la lame et disparaissaient à nos yeux, tantôt ils étaient soulevés comme des plumes et rejetés plus loin. Dans cet instant suprême, tout me parut perdu : une messe, pensai-je, pour l'âme du purgatoire qui me délivrera. Ma peau vaut bien un trente sous. Au même instant une vague immemse se précipite sur le canot et l'emplit à moitié.

Prompt comme l'éclair, mon compagnon a prévenu le coup et le canot reprend son équilibre. Encore une comme celle-là et nous sommes perdus. N'allez pas si vite, nous crie tout à coup Augustin, mon canot va sombrer d'un moment à l'autre. Ce mot me glace d'effroi. Courage ! lui criai-je, nous arrivons. La rive en effet n'était plus qu'à quelques arpents. Un dernier effort, et nous étions sauvés. Mais en aurions-nous la force ? Nos bras épuisés pouvaient nous trahir d'un moment à l'autre. Notre courage nous fit triompher. Un violent coup de mer nous jeta sur la grève. Nous étions sauvés. Il était temps ; exténués par une lutte d'une heure entre la vie et la mort, nous tombons sur le sable, hors de combat. Cette tempête que je vous ai décrite si imparfaitement, je ne l'oublierai jamais, tant j'eus peur de traverser de l'autre côté. La vie, à ce moment-là, me parut d'un grand prix.

Ce vilain lac nous avait joué un mauvais tour : nous le quittâmes sans regret. Deux jours plus tard, après avoir sauté la plupart des rapides du Saguenay jusqu'à Chicoutimi, nous prenions là le vapeur qui devait nous ramener à Québec.

PIERRE TRUDEL.

LA CROIX ET LE MANITOU

LÉGENDE DE BELLE-ISLE

Combien de fois voguant sur les ondes limpides de la belle rivière du Déroit, ou parcourant les rues affairées de la grande ville qui s'élève sur ses bords, notre esprit ne s'est-il pas porté vers le passé, évoquant le souvenir des hardis pionniers qui, les premiers parmi les Européens, explorèrent ces plages sauvages et contemplèrent dans toute sa primitive beauté cette nature encore vierge. Or, parmi ces noms que l'histoire nous a conservés, il en est deux qui dominent tous les autres.

François Dollier de Casson s'était distingué comme officier de cavalerie sous les ordres du grand Turenne ; puis, attiré par un charme invincible, il avait suspendu aux murs du château de ses ancêtres, en Bretagne, son épée couverte de lauriers, pour se ranger sous l'étendard de la Croix qui devait le conduire à travers les forêts inexplorées du Nouveau-Monde.

Son compagnon, l'abbé Bréhant de Galinée n'avait pas encore complété ses études ; mais ses connaissances géographiques en faisaient une précieuse acquisition pour des explorateurs qui devaient s'aventurer en des pays nouveaux ; et c'est à ce récit imagé que nous devons le compte-rendu fidèle de la visite des premiers missionnaires qui foulèrent le sol du Déroit.

Lorsqu'ils arrivèrent à Montréal, les projet d'exploration de La Salle faisaient le thème de toutes les conversations. Cette soif d'aventures, aiguisée par l'appât du gain et la noble ambition de porter au loin le nom et les armes de la France, tourmentait tellement les esprits, que même des soldats dans le service pouvaient obtenir leur congé s'ils désiraient joindre l'expédition qui s'organisait pour l'Ouest.

La Salle venait de recevoir de M. de Courcelles, gouverneur de la colonie de la Nouvelle-France l'autorisation nécessaire pour mettre la dernière main à ses préparatifs et entreprendre l'exploration de cette rivière encore peu connue que les Iroquois appelaient l'Ohio,

et les Français, la Belle-Rivière. On ne savait pas encore qu'elle formait un des affluents d'un fleuve à peine connu, le Mississipi, au sujet duquel les sauvages qui venaient tous les ans faire la traite à Québec et à Montréal débitaient tant de choses merveilleuses. Ses rives encore inexplorées étaient habitées, disait-on, par de nombreuses tribus plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, et que la "robe noire" n'avait jamais visitées. C'en était assez pour déterminer Dollier et Galinée à partir immédiatement afin de porter à ces tribus la connaissance du vrai Dieu.

Le 6 juillet de l'année 1669, la flottille, composée de sept canots d'écorce montés chacun par trois hommes et chargés de marchandises destinées à la traite avec les sauvages, laissait derrière elle Montréal aux chants du *Te Deum* et au bruit des arquebuses. Le 2 août, ils entraient dans les eaux du lac Frontenac, aujourd'hui lac Ontario et, le 24 septembre suivant, ils arrivèrent à un village sauvage connu sous le nom de Timaouataoua où il leur fallut attendre, pendant quelques jours, les guides dont ils ne pouvaient se passer. C'est en cet endroit qu'ils rencontrèrent Louis Jolliet qui se rendait au lac Supérieur à la recherche d'une mine de cuivre, dont le Père Allouez avait envoyé de superbes échantillons à Montréal quelque temps auparavant. Ce zélé missionnaire se trouvait alors au saut Sainte-Marie où il était allé par la rivière Ottawa, le lac Simcoe et la baie Georgienne, après des portages nombreux et difficiles. Jolliet se proposait aussi de trouver une route plus courte que cette dernière et qui dispenserait de faire ces portages pénibles. Un heureux hasard avait révélé cette route à La Salle. Un jour, étant à la chasse, il fit la rencontre d'un pauvre Iroquois affaibli par la maladie et épuisé par les fatigues d'un long voyage. Il s'empressa de prodiguer les soins nécessaires au misérable enfant des bois ; alors pour récompenser, autant qu'il était en son pouvoir, le bienfaiteur qui lui avait sauvé la vie, le sauvage, s'étant procuré une fraîche écorce de bouleau, traça, avec un morceau de charbon, une grossière esquisse de la topographie des grands lacs et du chemin qui conduisait à l'Ohio et au Mississipi. Cette ébauche devint d'un grand secours à l'énergique et intrépide La Salle. Malheureusement, il tomba malade sur ces entrefaites et son indisposition devint tellement grave qu'il lui fallut remettre à plus tard le projet qu'il chérissait depuis longtemps.

Alors cédant aux instances de Jolliet, Dollier de Casson et Galinée résolurent d'abandonner leurs projets d'exploration vers l'Ohio

et le Mississippi, et de profiter de ce contre-temps pour se renseigner sur les nombreuses tribus échelonnées le long des grands lacs. Ils firent leurs adieux à Jolliet et à la Salle et entreprirent, avec une escorte de sept hommes, ce long et périlleux voyage. Ils furent obligés de passer l'hiver à la longue Pointe, sur la rive septentrionale du lac Erié. La douceur du climat, comparé à celui du bas Canada, l'abondance du gibier, la limpidité des rivières et la grande quantité de fruits savoureux qu'ils y trouvèrent, surtout de raisins sauvages qui leur fournirent tout le vin nécessaire pour célébrer le saint sacrifice de la messe, leur firent appeler cet endroit : "*Le paradis terrestre du Canada.*" Déjà l'hiver touchait à sa fin et la nature, endormie pendant de longs mois, se réveillait lentement sous les chaudes caresses du printemps de 1670 lorsque les canots de nos voyageurs s'arrêtèrent en face du site où s'élève aujourd'hui la belle ville de Détroit. Le tableau enchanteur de cette nature encore vierge se dévoila alors pour la première fois, aux yeux étonnés des Européens. Ils virent les forêts verdoyantes sous leur manteau printanier, le cours majestueux de la grande rivière aux gracieux contours dont les ondes limpides laissaient entrevoir des poissons sans nombre ; sur ses bords des hordes de bisons et des troupeaux de daims fixaient, sur les étranges visiteurs, leurs regards inquiets. Le parfum des fleurs sauvages embaumait l'atmosphère, l'air retentissait du chant des oiseaux dont le plumage varié rivalisait d'éclat avec les fleurs. Et dominant tout cela, régnait cet imposant silence qui ne se rencontre qu'au sein des forêts vierges du Nouveau-Monde, silence que la plume se sent impuissante à décrire. Après avoir admiré les richesses de ce beau pays le cœur rempli d'émotion et de reconnaissance envers Celui dont la main toute-puissante les avait conduits en ces lieux, ils arrivèrent à une éclaircie au centre de laquelle s'élevait un monticule qui servait de piédestal à une grossière idole en pierre. Par un singulier caprice de la nature, cette ébauche du hasard présentait quelque ressemblance à la forme humaine ; les sauvages, en la badiageonnant de vermillon, en avaient fait l'image d'un dieu quelconque. Aux pieds de l'idole s'entassaient des offrandes de tabac, de fourrures précieuses et des provisions en abondance. Nos voyageurs se trouvaient donc en présence de ce grand Manitou dont leurs guides les avaient entretenus, de ce génie redoutable dont la voix commandait aux vents et dominait les tempêtes qui bouleversent les grands lacs. On le tenait en grande vénération dans toute la contrée, et jamais le pauvre enfant de la forêt n'aurait osé risquer sa

frêle embarcation sur les flots perfides du grand fleuve, sans avoir, auparavant, déposé son offrande aux pieds du génie dont le sanctuaire se trouvait sur son passage. Remplis d'une sainte indignation à la vue de cette moquerie du vrai Dieu, les missionnaires brisèrent la statue en mille morceaux et, à l'endroit même, ils érigèrent une grande croix sur le pied de laquelle ils apposèrent les armes de France surmontées de cette inscription :

L'an du salut 1669, Clément IX étant assis sur la chaire de Saint-Pierre, Louis XIV régnant en France, M. de Courcelles étant gouverneur de la Nouvelle-France et M. Talon y étant intendant pour le Roi, sont arrivés en ce lieu deux missionnaires de Montréal, accompagnés de sept autres Français qui, les premiers de tous les peuples européens, ont hiverné en ce lac dont, comme d'une terre non occupée, ils ont pris possession au nom de leur Roi, par l'apposition de ses armes qu'ils ont attachées au pied de cette Croix

En foi de quoi, nous avons signé le présent certificat,

(Signé) FRANCOIS DOLLIER,
Prêtre, du diocèse de Nantes, en Bretagne.

DE GALINÉE,
Diacre, du diocèse de Rennes, en Bretagne.

Puis ils placèrent, sur deux canots solidement liés ensemble, un des plus gros morceaux de l'idole, le transportèrent au milieu de la rivière et le précipitèrent au fond des eaux. Mais une tradition rapporte qu'après le départ des deux missionnaires, un parti de sauvages fit halte en cet endroit pour présenter leurs hommages au génie du lieu et qu'à leur grande surprise, ils ne trouvèrent que les débris mutilés de l'idole. Chacun en prit un fragment qu'il déposa dans son embarcation, et ce fétiche vénéré les guida vers l'endroit où l'esprit du manitou s'était réfugié. Ce nouveau sanctuaire était abrité par les grands arbres qui étendent leur ombre sur Belle-Isle. Le génie leur commanda de recueillir avec soin tous les fragments épars de la statue et de les déposer sur le rivage de l'île où il avait établi sa demeure. Ils s'empressèrent d'obéir à ses ordres, mais, à leur grande surprise et sous leurs yeux étonnés, chacun des morceaux de pierre se changea en serpent à sonnettes : sentinelles vigilantes placées là par le manitou pour défendre la sainteté de son nouveau domaine contre l'approche profane des hommes blancs. Ceux qui, par la suite, vinrent évoquer le dieu caché sous le sombre feuillage de l'île furent bien surpris d'entendre l'écho moqueur répéter aux environs leurs accents suppliants.

Et bien souvent, de nos jours, par un beau clair de lune, vous entendez des troupes rieuses, dont les embarcations glissent molle-

ment sur les ondes argentées du Détroit, s'amuser à éveiller l'esprit courroucé du dieu sauvage qui se plaint toujours à travers les échos sans nombre de la verdoyante Belle-Isle devenue aujourd'hui le parc le plus fréquenté du Détroit et un des plus beaux de l'Amérique du Nord.

Belle-Isle a porté quatre nom différents.

1° Charlevoix lui donne celui de île Sainte-Claire.

2° Plus tard, elle fut connue sous le nom de île aux Serpents à sonnettes (*Rattle Snake Island*) à cause des serpents sans nombre dont elle était infestée.

3° Les Français l'appelèrent ensuite l'île-aux-Cochons, vu le grand nombre de ces animaux dont on se servit pour détruire les serpents.

4° Enfin Belle-Isle, en 1845, en l'honneur de Mlle Belle Cass, fille du général Cass, et qui devint plus tard la baronne von Limberg.

Traduit de l'anglais par L. PH. SYLVAIN,

Ottawa.

Bibliothécaire-adjoint.

LA VILLA DE LA BROQUERIE

Par le P. LOUIS LALANDE, s. j.

Notre *Revue* a rendu compte de *Une vieille seigneurie*, l'année dernière, dans sa livraison d'avril. L'auteur vient de publier une seconde édition de son ouvrage ; le tirage d'un quatrième mille d'exemplaires suffirait seul à justifier ce que nous avons dit de la première édition.

Nous détachons aujourd'hui de ce livre un chapitre plein d'intérêt. Il est sans doute de ceux qui ont fait dire à un des écrivains de la célèbre Revue de Paris, les *Etudes religieuses*, en parlant de *l'Histoire de Boucherville*, qu'elle est "écrite avec le cœur, d'un style qui sait unir l'élégance à la simplicité".

Nos lecteurs seront heureux de trouver un bel hommage rendu à Mgr Taché, à ses nobles ancêtres et surtout à sa vénérable mère.

En arrivant dans sa seigneurie, M. P. Boucher commença par se prémunir contre les sauvages, dont les incursions étaient alors fréquentes. Boucherville était particulièrement exposé à leurs attaques ; car, en venant de la Nouvelle-Angleterre pour monter vers les pays du Nord-Ouest, ou pour attaquer Villemarie,—ce qu'ils firent à plusieurs reprises,—ils choisissaient souvent de suivre le cours de la rivière Chambly jusqu'à Sorel ; de là, ils se rendaient par le Saint-Laurent jusqu'au ruisseau qui sert de décharge au *petit lac*, entre Varennes et Boucherville. Quand ils avaient remonté ce ruisseau jusqu'au *petit lac*, ils revenaient vers le fleuve par la rivière Sabrevois et arrivaient, après ce détour, derrière le village.

M. Boucher bâtit son manoir à l'embouchure même de cette petite rivière, à une vingtaine d'arpents de l'église actuelle. Il l'entoura de palissades et le fortifia suffisamment pour se mettre en garde contre toute surprise de la part de l'ennemi.

A côté du manoir, il fit élever la première chapelle de Boucherville,

et, en face, sur le bord du fleuve, une petite redoute, dont on voyait encore les dernières ruines il y a quelques années. Voilà ce que l'on a désigné sous le nom de fort Saint-Louis (1).”

* * *

Villa de la Broquerie, c'est le nom que les RR. PP. Jésuites ont donné à cette vieille relique de maison. Par la générosité de Mgr Taché, ils en sont les possesseurs depuis cinq ans ; ils ont voulu que le bienfait conservât le nom le plus cher au bienfaiteur.

“ Pendant un siècle,—ce sont les paroles de Monseigneur de Saint-Boniface,—ce manoir a porté le nom de Château-Sabrevois ; non pas que sa magnificence lui donnât aucun titre au nom pompeux de château, mais parce que c'était une coutume des seigneurs et des nobles familles françaises d'appeler ainsi leurs résidences. En lui donnant ce nom, le noble M. Sabrevois de Bleury n'a été que fidèle à cette coutume.”

Les hommes qui l'ont habité, plus encore que son vieil âge, ont fait de ce château presque un monument historique. On ne l'a pas immortalisé, il est vrai, comme les châteaux du moyen âge, par des récits chevaleresques, des légendes, des romances fantastiques ; les troubadours n'ont pas chanté sous ses fenêtres les exploits des châtelains ou les grâces des châtelaines ; mais il a eu ses chevaliers, et, depuis le jour où il s'éleva au centre des modestes fortifications du fort Saint-Louis, il a ajouté chaque année à son histoire de nouveaux feuillets remplis de vérité.

La toiture en a été légèrement réparée, mais ce sont toujours les mêmes murs et la même charpente, portant fièrement leurs deux cent vingt ans. Une pièce attenante au château fut construite en 1833 ; on y a ajouté, l'été dernier, pour ne faire des trois logis qu'une seule vaste maison de campagne, une sorte de grand cottage, à deux éta-

(1) C'est cette même année, 1668, que le P. Marquette venu pour faire ses adieux à M. Boucher, avant de partir pour la découverte du Mississippi, baptisa dans le manoir une petite fille sauvage, le premier baptême inscrit aux registres de la paroisse de Boucherville. Ce fait ainsi que l'établissement de la première école de la seigneurie, et le souvenir d'une fête en 1879, sont rappelés dans l'inscription du monument qui s'élève auprès du vieux manoir. Nous la reproduisons ici :

En ce lieu, Pierre Boucher bâtit la première chapelle, 1668.—Le Père Marquette, S.J. fit le premier baptême.—La Vénérable Sœur Bourgeois fit la première école.—Le 24 août 1879, Monseigneur Taché, Arch. de St-Boniface bénit ce monument sur la propriété de Joseph Boucher de la Broquerie.

ges avec mansardes qui, certes ! regardent de haut l'humble toit du vieux manoir. Le vieux manoir n'a rien à envier à cette fière jeunesse ; le premier qui s'appuiera sur l'autre ne sera pas le vieux manoir ; je parierais pour lui qu'il pourra " compter l'aurore plus d'une fois " (1) sur les ruines du cottage moderne.

Du château, il n'a ni l'architecture, ni les riches lambris, ni les fières allures. Point de donjons, point de créneaux ; de balcons, de portiques, point. L'art n'a rien fait pour embellir cette résidence. Ne pouvant rivaliser victorieusement avec la nature, il lui en a laissé tout le soin. Elle s'en est gentiment acquittée et en a fait, pour la belle saison, un lieu de plaisance ravissant.

Bâtie sur la côte, à vingt pas d'une grève, la villa a dans son site

D'où l'œil s'égaré au loin sur les plaines voisines, (2)

du pittoresque et du grand. D'un côté les champs, les prairies remplies d'arôme, les hauteurs échelonnées à l'horizon. A ses pieds, la rivière Sabrevois que bordent deux rideaux de buissons.

En face, le fleuve, ses îles, les côtes du nord, où l'œil s'en va vaquant de scène en scène jusqu'aux Laurentides. Azur ou nuages dans un vaste ciel, azur ou nuages dans l'onde du Saint-Laurent : immense miroir d'un incommensurable tableau.

Quand la " gentille alouette " pousse son cri matinal, que la brise " d'aventure fait rider la face de l'eau," ou que le vent fait danser les vagues sur les rochers, il y a sur le rivage de la Broquerie concert dans la nature, concert aux mille accords sans mesure, qui vaut bien des imitations de l'art.

* * *

Les Jésuites sont les huitièmes propriétaires du vieux manoir. Il n'est pas facile de préciser le temps où chacun de leurs prédécesseurs y a résidé ; le pourrions-nous d'ailleurs, qu'il serait de notre devoir d'épargner à nos lecteurs cette fastidieuse série de dates, de documents, d'actes notariés, de legs et de mutations. Un trop petit nom-

(1) La Fontaine, *livre XI, fable VII.*

(2) Boileau, *Épître VI.*

bre y trouverait de l'intérêt (1). Malgré le respect que nous professons pour les vieux documents, nous allons passer vite, à tire-d'aile, à travers ces deux siècles et un quart, esquissant à peine quelques portraits et récits.

Après le fondateur de Boucherville, trois générations des Sabrevois de Bleury s'y succédèrent. M. Jacques-Charles Sabrevois de Bleury en prit possession après avoir épousé, en 1695, Mlle Jeanne Boucher, héritière de la onzième partie d'une moitié de la seigneurie des Iles-Percées. De là, l'appellation de l'arrière-fief de la rivière et du château Sabrevois.

Mme de Sabrevois mourut huit ans après son mariage. Son mari lui survécut jusqu'en 1727. Il avait pris du service dans l'armée dès son arrivée en Canada et s'était distingué en plusieurs rencontres, particulièrement dans la campagne de 1710, contre les Anglais. Il fut, neuf ans avant sa mort, décoré de la croix de Saint-Louis.

M. de Sabrevois partagea ses biens entre ses quatre enfants. Dans son *acte de foy et hommage*, rendu en 1728, devant le sieur Claude-Thomas Dupuy, conseiller du roi, etc., M. Pierre B. de Boucherville déclare ne pas remplir, en cette circonstance, les devoirs de suzerain "pour lui personnellement," mais pour "les enfants et héritiers de Jeanne Boucher, à son décès, épouse du sieur Charles de Sabrevois."

De ces enfants, Marie-Joseph fut baptisée à Boucherville le 23 avril 1696, et eut pour parrain son grand-père Boucher et pour marraine sa tante Louise de Boucherville, qui fut pour cette enfant et pour ses frères, après la mort de Mme de Sabrevois, une seconde mère. Charles, l'aîné des fils, naquit le premier décembre 1697. Son frère, Christophe Sabrevois de Sermonville, embrassa la carrière des armes, comme son père et eut, comme lui, l'honneur d'être créé chevalier de Saint-Louis. Le dernier des fils de cette famille épousa, en 1728, Mlle Charlotte Guichard, de Villemarie, et devint, par les alliances de ses enfants, uni à plusieurs nobles familles.

(1) Nous renvoyons ceux qui pourraient avoir un tel souci de bénédictin, aux *Titres des Concessions, Édits et Ordonnances*, aux *Documents seigneuriaux* et aux *Actes de Foy et Hommage* collationnés avec table par l'archiviste du gouvernement d'Ottawa. Leur esprit curieux nous est garant qu'ils connaissent ou même possèdent ces livres. Nous leur conseillerions bien pour les satisfaire, de descendre même dans le greffe de Montréal, si nous avions une direction quelconque à leur donner, quelques indications précises, un fil pour les guider dans ce poussièreux labyrinthe, mais nous n'avons rien de cela; et tant que M. le protonotaire Longpré n'aura pas réussi à faire exécuter son projet de ranger en ordre tous ces amas de manuscrits et d'en faire le catalogue, ils seront forcés, comme nous, de chercher à peu près sur tous les rayons les notaires de Boucherville, et de feuilleter ensuite longtemps Talhan-dier, Bourdon, Moreau, Loiseau, de Muy, Dumoulin Lacoste, etc.

C'est donc entre ces quatre enfants que se fit le partage de l'arrière-fief de Sabrevois. Le domaine avait en outre subi d'autres morcellements, comme on le voit dans le *règlement* d'une dispute, au sujet d'un banc dans l'église, entre le R. M. Dufrost et M. Clément de Sabrevois, quatrième propriétaire du manoir depuis le grand-père Boucher. M. de Sabrevois prétendait pouvoir jouir de son banc à titre de banc de coseigneur ou seigneur de fief. Or, "en supposant qu'il fût banc de coseigneur ou seigneur de fief, lisons-nous dans ce *règlement*, le domaine a été vendu en grande partie, ou concédé à différents habitants, et ce qui en reste est partagé en quatre. Ainsi on peut regarder cela comme un fief anéanti".

Même après ces divisions, M. Clément de Sabrevois continua à demeurer dans le vieux manoir. Il y éleva sa famille; et l'un de ses enfants, baptisé en 1786, eut pour parrain M. Joseph B. de la Broquerie.

Des mains de M. de Sabrevois, le manoir et la partie de l'arrière-fief demeurés en sa possession, passèrent à celles de M. François Piedmont de la Bruère, petit-fils du seigneur Pierre B. de Boucherville et beau-frère de M. Joseph de la Broquerie, depuis son mariage avec Mlle Thérèse de Montizambert. Dans la suite, M. Piedmont le céda à son neveu, M. Joseph-Antoin de la Broquerie.

A cette propriété de l'oncle et protecteur de Mgr Taché, s'en ajouta plus tard une autre, "au moyen d'un échange fait avec Thomas-René B. de Boucherville," comme on peut le lire à la première page du papier-terrier, confectionné avant l'*Acte seigneurial de 1854*.

Le domaine de M. de la Broquerie relevait directement de la couronne (1).

Le cadastre abrégé fait en 1854, pour cette partie de la seigneurie de Boucherville, élève à 1266 arpents l'étendue de ses fonds en roture. De cette étendue il faut mettre à part deux fermes qui étaient la propriété exclusive, du seigneur: l'une dans la première *concession*, de quatre arpents sur trente; l'autre de cent dix-huit arpents en superficie, et généralement connue sous le nom de *grande batture de Tailhandier*.

La valeur totale des divers droits et biens lucratifs, à savoir: cens et rentes, manoir, domaine, lods et ventes, fut fixée par le commissaire du gouvernement, sous l'acte seigneurial refondu, à \$7926,41. La valeur des rentes constituées s'éleva à la somme de \$51,51, représentant un capital d'un peu plus de \$850.

(1) *Cadastre général de la Seigneurie de Boucherville.*



La famille de la Broquerie demeura jusqu'en 1832, au village, sur la rue Sainte-Famille, tout près de l'endroit où l'on est à construire le nouveau couvent. Il ne reste des dépendances de sa maison, détruite par l'incendie de 1843, qu'une petite glacière en pierre, aussi bien protégée, semble-t-il, contre le temps qu'elle l'a été contre le feu. Les vieillards de la paroisse se souviennent encore de cette résidence, et surtout du magnifique jardin situé en face, à l'embellissement duquel Mme Taché mettait à contribution sa science de botaniste et ses goûts d'artiste.

Louise-Henriette de la Broquerie avait épousé, en 1820, M. Charles Taché, militaire en retraite, frère de sir Étienne-Pascal et du notaire Jean-Baptiste Taché, son associé dans le commerce, à Kamouraska. M. Charles Taché avait fait toute la campagne de 1812 à 1816. Il était d'abord capitaine du sixième bataillon ; il le devint ensuite des Voltigeurs canadiens. Depuis ce temps jusqu'à sa mort, il demeura officier à demi-solde.

Ami intime de M. de Rouville et de M. de Salaberry, ses compagnons d'armes, il dut à une visite, qu'il leur rendit en 1819, de connaître celle qui, un an plus tard, devenait son épouse.

Six ans après son mariage, Mme Taché était veuve, et quittait sa résidence de Kamouraska pour revenir chez son père, avec ses orphelins : Joseph-Charles, Louis, le tout jeune Alexandre-Antoin et une petite fille qui mourut peu de temps après.

La grand'mère Taché, veuve elle aussi depuis quelques mois, sollicita la faveur d'emmener avec elle, à Kamouraska, le jeune Joseph-Charles. C'est donc à ses côtés et, plus tard, au séminaire de Québec, que grandit, que se forma le sous-ministre des travaux publics à Ottawa, auteur d'ouvrages importants sur le Canada, statisticien savant, publiciste, collaborateur recherché de nos principales revues littéraires, historien toujours en fonds de connaissances, aussi disposé à fournir un renseignement qu'à venger la vérité outragée dans les faits, dans les hommes ou dans les principes.

C'est un fait maintenant porté au domaine de l'histoire, que la Confédération des Provinces britanniques de l'Amérique du Nord est en grande partie l'œuvre des Taché, l'œuvre de l'oncle sir Étienne-Pascal, et surtout du neveu Joseph-Charles. Si l'on excepte le mode d'élection des sénateurs et des conseillers législatifs, les Pères de la

Confédération, réunis sous la présidence de sir Étienne-Pascal, adoptèrent presque en entier le projet de constitution tel qu'il avait été publié dans le *Courrier du Canada*, par Joseph-Charles Taché, alors rédacteur de ce journal.

Les deux petits frères de Joseph-Charles demeurèrent avec leur mère à Boucherville.

Au moment où il les vit arriver, M. Joseph-Antonin de la Broquerie, ému de pitié, se sentit inspiré à faire en leur faveur un acte de grande vertu. Il promit dès lors à Dieu de dévouer toute sa vie au bonheur de sa sœur et à l'éducation de ses neveux. Admirable générosité, continuée avec une constance plus admirable encore !

Quand la grand'mère de la Broquerie mourut, deux ans après son époux, en 1832, la famille s'envint résider au vieux manoir.

Sentant alors plus que jamais la responsabilité qu'il avait assumée, l'oncle des jeunes orphelins eut pour ses neveux des soins dignes du plus tendre des pères. Il concentra sur eux son affection, sa sollicitude ; homme déjà très pieux, il se fit un devoir de redoubler ses pratiques de piété pour leur édification ; il n'épargna aucune peine pour assurer leur instruction classique et leur éducation religieuse.

Mais aussi, quelle reconnaissance profonde ils ont conservée pour les soins tout paternels de leur oncle ! Comme Mgr Taché aime à parler encore de sa sollicitude, à rappeler sa piété, les sacrifices qu'il fit de si bon cœur pour lui et pour son frère ! Comme il raconte avec émotion les sages conseils que lui donnait ce second père ! Personne mieux que lui ne sait redire les actes de vertu de son pieux protecteur, ne sait mieux les réunir, les tresser un à un, ainsi que des fleurs, et les offrir comme un filial hommage à sa mémoire. Il faut l'entendre exprimer les sentiments qu'il éprouva quand, après vingt ans de dévouement et de silence, son oncle lui révéla tout bonnement au cours d'une conversation, sa sublime promesse, dont Dieu seul jusqu'à ce moment avait été le confident.

Tant de vertus ont fait bénir et le protecteur et les protégés.

La vie de M. Louis Taché, shérif de Saint-Hyacinthe, a été conforme à son éducation chrétienne. Celle de l'archevêque de Saint-Boniface est connue ; elle est écrite, on l'écrit et on la raconte chaque jour, dans nos conventions nationales, dans nos villes et jusque sous la chaumière du colon canadien, jusque sous la tente voyageuse du sauvage des prairies de l'Ouest et des Montagnes Rocheuses. On ne pourra écrire l'histoire ecclésiastique et même politique des Territoires du Nord-Ouest et de Manitoba, sans raconter la vie de Mgr Taché.

Mais on fera plus : l'historien de l'archevêque missionnaire aura vécu—nous le désirons pour l'édification et la gloire de notre peuple—dans son intimité ; et il découvrira à la postérité les trésors de ce cœur, plus fécond encore que son esprit si fécond en grandes œuvres ; cœur généreux, aimant, apostolique, à jamais dévoué à son pays, à tous ses frères et fils en Jésus-Christ, à ses compatriotes, à tous ses chers Indiens, à la religion et à Dieu.

* * *

Essayerons-nous maintenant de reproduire quelques traits de la vie de sa vénérable mère ?

Dans l'impossibilité où nous sommes de le faire convenablement, nous devrions peut-être nous contenter de dire qu'elle a été, en tout, digne d'être la mère d'un tel fils ; phrase, ici, éminemment vraie, malgré sa banalité.

De Mme Taché, comme de la mère de Mgr Parisis, on a pu affirmer qu' " elle avait le sang qui engendre les successeurs des apôtres." Comme de l'humble mère du cardinal-évêque de Poitiers, l'illustre Louis-Édouard Pie, on a pu dire d'elle encore, que " la qualité qui devait être le trait caractéristique de toute son existence, c'est-à-dire la disposition, le désir, le besoin de se dévouer pour les autres, sans aucun retour sur soi-même, éclata de bonne heure en elle, et dans de telles proportions qu'elle était vraiment au service de tous."

Dix-huit ans sont passés depuis sa mort, et cependant prononcez encore son nom à Boucherville, et les habitants de la campagne comme ceux du village vous rediront, dans l'expression spontanée de leur admiration : " Ah ! comme elle était charitable ! Que c'était une sainte personne !"

La vertu native de Mme Taché, perfectionnée dans le malheur, s'éleva à une hauteur où ne monte pas ordinairement celle des femmes du monde. Portant encore sur son front la double auréole de la jeunesse et de la beauté, douée d'autant d'esprit que de générosité, de noblesse et de gaieté de cœur, Mme Taché eût pu voir de nouveau le monde lui sourire, l'admirer, lui apporter ses amitiés et ses joies. Elle en fit volontiers le sacrifice, de même qu'elle s'était résignée à celui que Dieu venait d'exiger d'elle, en lui enlevant son époux.

Le jour où M. de la Broquerie se vouait au bonheur de sa sœur et de ses enfants, elle, en secret, promettait à Dieu de rester à

jamais dans son veuvage, de porter toute sa vie des vêtements de deuil, de s'abstenir de toutes soirées et amusements mondains.

Comme son frère, elle vivait au vieux manoir, modestement, retirée, connaissant surtout la route de l'église et celle des pauvres logis, où elle apportait l'aumône et les consolations ; elle passait ses loisirs à cultiver des fleurs, ou dans de doux entretiens avec ses deux enfants.

Après les soins donnés à sa famille et pendant ses longues soirées solitaires, quand ses fils étaient au collège, elle aimait aussi à consacrer des heures à l'étude. Elle n'était pas seulement douée des talents d'agrément ; elle avait une intelligence supérieure ; c'était, au sens éminent du mot, une femme savante. Elle s'était livrée, depuis ses années de couvent, à des études constantes d'histoire, de philosophie, de littérature, de botanique et même d'astronomie ; " elle y avait acquis, nous avouait un jour Mgr Taché, une science qui m'étonnait. "

Humble néanmoins, elle le fut toute sa vie. L'acquisition d'une nouvelle connaissance lui était une nouvelle occasion de louer Dieu. Oh ! que ne nous est-il donné de réunir toute l'admirable correspondance entre elle et ses fils : sincère épanchement d'un noble cœur, où l'on verrait briller sous l'élégant abandon de style d'une Sévigné, les pieux sentiments d'une Blanche de Castille.

La volonté de Dieu était pour Mme Taché la règle de toutes ses actions. Lorsque Alexandre-Antonin eut terminé ses études, au collège de Saint-Hyacinthe, et que le moment de choisir un état de vie fut arrivé, il voulut faire part à sa mère de ses intentions ; et comme elle le voyait en proie à l'anxiété : " Mon fils, lui dit-elle en l'embrassant, sois libre ! je prie pour que Dieu t'éclaire ; sois docile au directeur de ta conscience. "

Quelques jours après, quand il lui annonça sa décision d'embrasser l'état ecclésiastique, sa mère alla, devant son crucifix, s'agenouiller dans une longue prière d'action de grâce.

* * *

Le séminariste ne fut pas longtemps sans entendre un autre appel de Dieu. La vie religieuse souriait à son âme avide de dévouement ; il résolut d'y entrer.

Cette fois, l'amour maternel fut mis à l'épreuve ; mais il fut sans faiblesse, et en partant pour le noviciat des RR. PP. Oblats, Alex-

andré-Antonin n'eut, avec les adieux et la bénédiction de sa mère, que ces paroles : " Va, mon fils, où Dieu t'appelle ".

Dieu voulait encore davantage. Un jour que le novice Oblat de Marie-Immaculée sortait d'un exercice de piété, on vint lui dire que sa mère était gravement malade. Son affliction fut grande, on l'imagine ; il pria, il communia, il souffrit pour sa mère.

La maladie s'aggravait sans cesse, et on vint lui annoncer enfin que la mort semblait prochaine. La mort ! se dit-il, en sentant les larmes monter de son cœur ; eh quoi ! je n'obtiendrais pas de Dieu sa guérison en faisant, à mon tour, un sacrifice comme elle en a tant faits pour moi ! Entrant alors dans la chapelle, il se prosterna devant le tabernacle, et avec toute la confiance et l'amour de son âme, il dit à Notre-Seigneur Jésus-Christ : " Mon Dieu, rendez la santé à ma mère, et prenez-moi ! Je me consacre à vous, je serai votre missionnaire ; j'irai chez les nations sauvages de l'Ouest, pour vous gagner des âmes et travailler à votre gloire " !

Il fallut bien à Jésus entendre cette prière. La mère du jeune héros de l'amour filial fut guérie.

Quelques semaines après, un jour que M. de la Broquerie était en visite au noviciat, son neveu lui déclara le pacte héroïque qu'il avait fait avec Dieu. Une seule chose l'inquiétait, c'était de savoir ce qu'en penserait sa mère.

— Rassure-toi, lui dit son oncle, en comprimant sa propre émotion ; tu connais ta mère : l'épreuve sera rude, mais, tu le sais, elle ne mettra jamais le moindre obstacle à l'accomplissement de la volonté de Dieu.

L'été suivant, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, le jeune missionnaire disait à sa mère un nouvel adieu — le dernier pensait-elle — et partait pour le Nord-Ouest. Malgré sa résignation et son énergique volonté, Mme Taché ne put retenir ses larmes ; et comme elle craignait, en pleurant, d'affliger son fils : " Ne t'étonne pas, dit-elle, de voir des pleurs ; je dois bien payer quelque chose à la nature ; mais de tout mon cœur, je veux ce que Dieu veut ".

Dans ses lointaines missions, au milieu de ses travaux, de ses courses apostoliques, Mgr Taché resta toujours étroitement attaché à sa vénérable mère. Dans ses fatigues, il se réconfortait à la pensée des sacrifices qu'elle s'était imposés, il l'aimait en Dieu de toute son âme, rattachait à elle ses réminiscences les plus chères. Il nous a lui-même communiqué, dans ses *Vingt années de missions*, l'impression qui saisit son cœur lorsque, se dirigeant vers

l'Ouest, il lui fallut, après un long trajet, quitter les bords des grands lacs, sources du Saint-Laurent. " Je bus de cette eau pour la dernière fois, écrit-il ; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux.

" Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé les chaînes de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un bon Oblat, un saint missionnaire.

" Je savais que toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'au moindre murmure du Nord-Ouest, jusqu'au moindre murmure de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix demandant une prière, promettant un souvenir "

Mgr Taché se rendait, en visite pastorale, dans une des paroisses de son archidiocèse, quand on lui apporta le message annonçant la mort de sa mère, arrivée le 23 juillet 1871. A son tour, il dut payer un tribut de douleur à la nature. Que n'eût-il du moins la consolation d'alléger ses souffrances, de l'assister à ses derniers moments ! — Mais Dieu soit béni ! dit-il, ma mère jouit d'un bonheur plus grand que celui d'avoir vu et embrassé son fils avant de mourir : elle voit Dieu dans le ciel !

Mgr Lafleche, entouré de prêtres, de parents et d'amis des familles de la Broquerie et Taché, chanta le service funèbre à Boucherville. Quelques jours plus tard, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface offrait, lui aussi, le saint sacrifice pour l'âme de sa mère.

Encore aujourd'hui, quand un catholique, ami du vénérable archevêque, part de Saint-Boniface pour Montréal ou quelque autre endroit voisin de Boucherville, la première faveur qu'il lui demande est de vouloir bien aller réciter un *Ave Maria* sur la tombe de sa mère. Quand il a le bonheur d'y venir lui-même, il demeure longtemps agenouillé dans l'église, au-dessus de cette tombe. C'est là que toujours il fait son action de grâce, après sa messe ; il n'en part jamais sans verser des larmes.

Neuf ans après la mort de Mme Taché, le vénérable M. de la Broquerie alla la rejoindre au ciel.

Ses parents, la fabrique, les pauvres, et les âmes du purgatoire furent ses héritiers. Mgr Taché acheta des cohéritiers le vieux manoir et la ferme que son oncle avait conservée jusqu'alors ; il la fit vendre quatre ans après.

* * *

En 1884, il fit don du manoir aux Pères Jésuites.

Il a mis lui-même par écrit les raisons qui l'ont engagé à cette donation généreuse : " Les deux raisons, écrit-il, qui m'ont déterminé à la cession de la Broquerie, sont : 1° le désir d'y voir offrir le saint sacrifice de la messe, avec l'espoir qu'en l'offrant on prierait pour les membres de ma famille et pour moi. Cela vaut mieux, que de voir cette vieille maison tomber, pour quelque somme d'argent, entre les mains de personnes qui la feraient peut-être bientôt disparaître. 2° C'est que cette maison, si elle est une relique pieuse pour la famille, elle l'est aussi pour les RR. PP. Jésuites. Le premier prêtre qui y est entré était le jésuite Marquette, qui venait faire ses adieux au vénérable Pierre Boucher, quatrisaïeul de ma mère, avant de partir pour la découverte du Mississipi, en compagnie du sieur Louis Jolliet, quatrisaïeul, lui, de mon père. Malgré la pauvreté de cette maison, j'ai pensé que puisqu'elle était agréable aux RR. PP., ils voudraient bien y prier pour tant d'âmes qui me sont chères et pour la mienne".

C'est là, depuis ce temps, que les jeunes scolastiques jésuites viennent chaque été passer leurs quinze jours de vacances. Quinze jours d'un religieux repos. Trêve aux études! quinze jours joyeux, certes! ça se voit et ça s'entend, surtout quand la petite flotte sort à grand'erre, au soleil couchant, et que les scolastiques commencent les concerts du soir; ou bien encore, dès le matin, lorsque théologiens et philosophes, gaillardement montés à bord de la *Marquette*, de *La Broquerie*, de l'*Alma Maria* et de la *Sabrevois*, voguent sur les eaux vertes du grand fleuve, humant à pleins poumons l'air embaumé, demandant la santé, l'exercice et la joie, aux vents et aux vagues, au grand courant, à l'eau calme des chenaux, aux baies où le poisson foisonne; au ciel pur, aux brises, aux frais ombrages des îles. O! ces quinze jours de la Broquerie, comme ils en ont refait des poitrines et des têtes fatiguées! Comme ils en ont fait des cœurs reconnaissants envers celui qui *nobis hæc otia fecit!* Comme ils y ont gravé profondément le nom et la mémoire du donateur de la villa!

LES NOELLET

PREMIÈRE PARTIE

IV

(Suite)

— Vous êtes bien aimable, métayère.

Marthe se pose carrément devant Pierre qui dénichait si bien les nids dans le temps, et lui fait un petit signe avec les yeux :

— J'ai vu le bouc, dit-elle, il est drôle !

— Mon amie Marie va bien ? reprend l'ainée. Je comptais aller la voir ces jours-ci.

— Oui, mademoiselle, très bien.

— Et le poulain de la Huasse, tu ne l'as pas vu, toi, Madeleine ?

— Ah ! vous avez un poulain, dit Madeleine qui s'intéresse aux chevaux depuis qu'elle monte avec son père. Comment le nommez-vous, Pierre ?

— La Roussette, mademoiselle.

— Est-elle jolie ?

— Oui.

— J'irai la voir. Vous me la vendrez n'est-ce pas, quand elle sera grande ?

Quelque chose de plus fort que la timidité fit lever la tête au fils du métayer de la Genivière, il jeta un regard rapide sur le triomphante apparition de grâce et de jeunesse debout à trois pas de lui :

— Elle n'est pas à vendre, fit-il.

— Qu'est-ce que tu dis là ? répliqua la mère Noellet, confondue, si cela faisait plaisir à Mademoiselle . . .

— Vous chasserez peut-être avec ? demanda Madeleine en montrant ses dents blanches.

Pierre n'était pas Vendéen, c'est-à-dire entêté et susceptible, pour rien. Il regarda de nouveau la jeune fille, cette fois bien en face, et répondit :

— Oui, si cela me plaît.

Tout le monde se prit à rire de la façon crâne dont il avait répondu cela.

Mme Laubriet intervint à propos.

— Nous avons été très heureux, mon cher enfant, dit-elle, d'apprendre que vous alliez commencer vos études à Beaupréau, et surtout du motif qui vous y conduit.

— En effet, le motif... reprit Madeleine qui avait l'air de l'ignorer complètement, mais qui voulait réparer : savez-vous, Pierre, que vous rencontrerez là-bas notre cousin ?

— Notre cousin ?

— Mon neveu, le vicomte de Ponthual, ajouta Mme Laubriet, qui ne détestait pas de rappeler qu'elle était née d'une famille noble du pays.

— Il est bête, mon cousin Jules, allez, s'écria Marthe, et paresseux ! vous n'aurez pas de peine à être plus fort que lui.

Madeleine rougit légèrement.

— Cette petite est insupportable aujourd'hui, dit-elle, elle parle à tort et à travers : Jules n'est pas très travailleur, c'est certain, il a été si longtemps délicat. Peut-on lui en faire un crime ?

— Un bon garçon, surtout, reprit Mme Laubriet en manière de conciliation, trop bon et trop riche... Il est d'ailleurs de deux classes au-dessus de vous, Pierre, et vous n'aurez pas à lutter avec lui.

Puis d'un ton plus vif, le ton du congé :

— Ma chère métayère, quand mon mari ira voir mon neveu au collège, il demandera votre fils au parler.

— Certainement, dit M. Laubriet, mon filleul et mon neveu : deux amis de la maison.

— Vous lui ferez bien de l'honneur, répliqua la petite mère Noellet.

Satisfaite, suivie de son fils, la métayère, après une révérence, quitta le salon, reprit sans trouble le parapluie qu'elle avait laissé à la porte ; et se retroussa pour le retour.

V

Le lendemain, au trot dansant de la Huasse, toute la famille Noellet s'acheminait vers Beaupréau, les trois hommes sur le devant de la carriole, avec la longue malle à poils de sanglier du collégien les femmes dans le fond, leurs beaux bonnets recouverts d'un mouchoir en pointe, à cause du vent. Ils ne causaient pas, n'ayant le cœur gai ni les uns ni les autres. L'entrée en pension d'un des leurs

les troublait à des degrés et pour des motifs divers. C'était pour cette race de laboureurs une nouveauté grosse d'inconnu, une séparation précoce d'avec un enfant qui, sans le collège, fût resté jusqu'à vingt et un ans sous le toit ; c'était encore pour Jacques et Antoinette la perte d'un joyeux compagnon. Désormais il ne reviendrait plus que rarement et pour peu de temps, surtout il reviendrait très changé, très différent de ceux qui restaient. La famille recevait de ce départ une atteinte profonde. Julien, le père, remuait lentement et silencieusement ces idées en conduisant la Huasse. Parfois seulement, aux côtes, il se retournait pour demander : " Vous n'avez pas froid, les marraines ? " La mère, reconnaissant le long du chemin quelque cortège d'écolier, trottant comme eux vers Beaupréau, disait le plus gaiement qu'elle pouvait pour habituer son Noellet et lui relever le cœur ;

— Tiens, mon petit, encore un de par chez nous, celui-là, un gars de Landemont : tu vois bien que tu ne seras pas seul !

Ils arrivèrent bientôt en vue de Beaupréau que couronne la futaie du parc seigneurial des Civrac, et se mirent à descendre vers la basse ville où est situé le collège, au bord de l'Evre. Le métayer remisa sa carriole dans une petite auberge que la rentrée mettait en émoi comme un jour de marché. Puis ce fut, durant plusieurs heures, des courses processionnelles, ahurissantes, du bas en haut et du haut en bas de la petite ville, avec de longs arrêts debout : chez des marchands, des amis, des ouvriers qui devaient exécuter quelque travail à la Genivière.

Partout le même accueil : " Vous voilà donc, maître Noellet ? C'est ça votre gars ? A-t-il grandi ! Va falloir être sage, dame ! " Pierre suivait, traînant le pied, les yeux vagues, absorbé, près de son frère qui lui tenait la main pour ne pas le quitter.

Parfois, au fond des boutiques, de grandes filles, couturières ou lingères, à moitié demoiselles de ville, levaient la tête vers ce garçon robuste et hardi, sain comme une fleur de talus, riaient entre elles et se remettaient à l'ouvrage avec un air de dire : " Est-il bête d'aller s'enfermer ! "

Ce fut la première impression de Pierre quand il pénétra dans la cour de la porterie. Le petit séminaire de Beaupréau n'était pas alors réparé et blanchi comme il l'a été depuis. Du côté de la rue surtout, avec ses hauts murs noirs, il avait un air peu engageant de caserne,

Les Noellet, à la file, traversèrent cette première cour, le vesti-

bule, et se trouvèrent devant la façade principale, sur la terrasse qui domine les cours de récréation et les prairies de l'Evre. Il y avait là des groupes de parents et d'élèves, venus de tous les points de la Vendée militaire. Plusieurs étaient debout à la même place, depuis des heures, campés autour de la même caisse d'oranger, causant de leurs affaires, comme à une foire, avec la tranquillité naïve de gens qui se sentent partout chez eux, de la Sèvre à la Loire. Le supérieur allait de l'un à l'autre, obligé d'être aimable avec chacun, épuisé d'une telle dépense de sourires et de représentation, vaillant quand même à la corvée. Il vint au Noellet, leur dit quelques mots, puis, s'adressant à Pierre :

— Portez votre malle au dortoir des moyens. Vous savez où c'est ?

— Non, monsieur.

— On vous l'indiquera.

Pierre et Jacques soulevèrent la malle, partirent en courant. Arrivés au bas d'un escalier de pierre où montaient et descendaient, avec un bruit assourdissant, des collégiens de toutes tailles, ils demandèrent : " Le dortoir des moyens, s'il vous plaît ? " Des éclats de rire furent toute la réponse qu'ils obtinrent. Ils montèrent, un peu penauds, un étage, et enfilèrent un couloir. De l'embrasure d'une croisée, tout à coup, un élève se jeta dans leurs jambes.

— Sapristi, dit-il vous m'avez fait grand'peur ! J'allumais une cigarette. Comment t'appelles-tu, toi, le grand ?

— Pierre Noellet,

— Et moi Arsène Loutrel. Où vas-tu par là ? Ce sont les chambres des maîtres.

Celui qui parlait était un petit à figure ramassée et couverte de taches de rousseur. Ses yeux ronds, extrêmement mobiles et fureteurs, annonçaient une nature dissipée. Serviable, il devait l'être aussi, puisqu'il voulut bien remettre sa cigarette éteinte dans sa poche et conduire les deux frères au dortoir des moyens.

— 47, voilà ton numéro.

Jacques regardait avec effarement cette grande salle blanchie à la chaux, les lits de fer rangés le long des murs, les deux vasques de fonte surmontées de robinets en bec de cygne, et son étonnement semblait se changer en une sorte de malaise. Tant de gens dans une même chambre ! mon Dieu, qu'allait devenir son frère là-dedans ? Il avait hâte de sortir, et, quand il fut dehors, il respira bruyamment, à plusieurs reprises, comme si l'air lui avait manqué là-haut.

Les deux frères retrouvèrent le gros de la famille resté sur la terrasse. Mais, dans l'intervalle, pendant ce commencement d'absence de quelques minutes, les figures s'étaient allongées. La métayère, ferme jusque-là, avait les yeux rouges. Elle jeta les bras autour du cou de son enfant, et le serra longtemps, comme pour donner une provision de baisers et de tendresse à cette jeunesse qui allait se séparer d'elle pour la première fois. Marie, plus maîtresse d'elle-même, plus gênée aussi par tant de témoins de leurs adieux, mais dont la joue un peu pâle, la voix brève et plus nerveuse indiquaient aussi l'émotion, embrassa Pierre rapidement : " Au revoir, dit-elle, le premier de l'an sera vite venu, va ! Je te ferai une tourte pour ton arrivée. " Antoinette pleurait tout à fait. Le père, qui ne voulait pas paraître ému, s'écartait à chaque instant pour aller regarder le ciel où montaient de gros nuages. Il saisit la main de son fils dans sa main calleuse, et dit rudement : " Va, mon gars, et fais nous honneur. " Le dernier, Jacques s'approcha, saisit son frère à bras le corps et levant sa tête rousse vers le visage de son aîné : " Mon Pierre, murmura-t-il, mon Pierre ". Ce mot disait tout, sa vieille amitié, son chagrin, le plaisir qu'il aurait à le revoir. L'écolier fut obligé de faire effort pour se dégager. Il s'échappa en courant, se retournant encore pour envoyer un sourire aux siens, et descendit en quatre enjambées les vingt marches de l'escalier de la cour. Mais Jacques l'avait suivi, et, assis sur le parapet de la terrasse, il continuait d'appeler : " Mon Pierre ! mon Pierre ! " Il fallut les cris des collégiens ameutés pour chasser de là cet enfant, àme tendre et fraternelle.

Quelques minutes plus tard, Pierre Noellet crut entendre dans le chemin qui longe le collège le bruit de la carriole de la Genivière. Il avait si souvent observé le pas de la Huasse, et la plainte particulière d'un des ressorts, les jours de foire, quand on attendait le père, à la nuit tombante, et que les enfants s'amusaient à le deviner de loin ! Il s'étonnait lui-même de se trouver si peu ému. Il s'en serait plus étonné encore s'il avait pu voir l'air morne, la tristesse, l'inquiétude de tous ces braves gens qui étaient son père, sa mère, ses sœurs, Jacques, et qui remontaient en effet par le chemin plus court qui borde les murs du petit séminaire ; surtout s'il avait su que l'enfant est un riche dans la vie et que plus tard il n'y a plus de petite sœur, plus de mère dont on remplit l'âme, plus de Jacques désolé pour retenir par ses habits le frère aîné qui s'en va !

Pierre Noellet ne pensait point à cela. Seul, appuyé le long d'un

des tilleuls de la cour, il examinait les élèves disséminés autour de lui et dont il était le point de mire, en sa qualité de nouveau de quatrième. Il y avait surtout un gros garçon joufflu qui l'occupait beaucoup. Celui-là, au milieu de ses camarades, bien modestement habillés de redingotes ou de vestes noires, de pantalons trop courts et de gros souliers de marche, avait une mise relativement recherchée, une jaquette, le seul faux-col à bouts brisés qu'on pût rencontrer à Beaupréau, des bottines vernies, un air bien nourri et légèrement insolent qui dénotait la fortune. On devait le craindre, car il parlait haut, et l'on sentait que c'était une habitude chez lui. Depuis cinq minutes il parlait du nouveau au milieu de son cercle de familiers qu'il dépassait de la tête.

— Noellet ? disait-il à l'un d'eux, tu es sûr ?

— Oui, je l'ai entendu nommer tout à l'heure par le maître : il est du Fief-Sauvin.

— Alors, c'est bien ça.

— Tu le connais ?

— Pas personnellement, tu conçois : c'est un petit fermier de mon oncle Laubriët. A-t-il l'air assez godiche !

— Pour ça, oui.

— Et pas content qu'on s'occupe de lui. Oh ! là, le nouveau, là-bas, si ça ne te plaît pas qu'on s'occupe de toi, tu n'as qu'à venir me le dire,

Le sang montait aux joues de Pierre. Il eut volontiers échangé un coup de poing avec cette impertinent qui mentait par vanité, en représentant le père comme un fermier de la Landehue, et la tentation devenait forte, quand il fut abordé par Loutrel. Celui-là n'était pas un élégant, quoiqu'il ne fût pas non plus négligé dans sa tenue. Pierre l'accueillit comme un sauveur.

— Quel est donc ce grand qui pérore, les mains dans ses poches ?

— Jules de Ponthual, un élève de seconde.

— Il ne me plaît pas.

— Un brutal. Défie-toi de lui quand il lance une balle.

— Il est fort ?

— Oui, des mains, dit en riant Loutrel, et sa petite face chafouine se rida, comme un ballonnet de baudruche dégonflé.

La conversation n'alla pas plus loin. Un coup de cloche, une volée de moineaux très au courant de la discipline qui s'abattent sur les tilleuls : la récréation est finie. Les élèves s'alignent sur deux rangs le bruit des voix meurt lentement sous les regards du maître, et les

files silencieuses, montant l'escalier de la terrasse, disparaissaient peu à peu dans les salles-d'étude.

La vie de collègue commençait.

VI

Pierre Noellet s'habitua vite.

Après quelques mois, nécessaires pour combler les lacunes de son instruction hâtive, pour discerner les causes de son infériorité et les modèles classiques en faveur auprès du maître, il prit la tête de sa classe, et s'y maintint. Dès la première année, il eut plusieurs prix ; la seconde, il les eut tous. Depuis lors, ce fut une réputation établie, une opinion acceptée par tous, que Pierre Noellet, du Fief-Sauvin était un élève hors de pair, avec lequel il était inutile d'essayer même de lutter. Son intelligence, vive et patiente à la fois, avait cette qualité, — très heureuse chez un écolier, — d'être également développée dans tous les sens. Il était premier en mathématiques et en narration française, premier en vers latins et en thème grec. Aux distributions de prix, son nom quinze fois rappelé, provoquait des bravos sans fin, qui couvraient de confusion la petite mère Noellet, assise dans un coin et désignée aux regards, par tant de couronnes de laurier qu'elle avait sur ses genoux. Si l'évêque ou quelque autre personnage s'arrêtait au collège, c'était Noellet qui faisait le compliment. D'autres succès, ceux-là plus recherchés encore flatteurs, l'attendaient aux "académies", séances littéraires où les meilleurs élèves des hautes classes venaient, à tour de rôle, lire un devoir en prose ou en vers. Ces jours-là, dans la grande salle des fêtes, le théâtre était monté, représentant un salon moderne, avec le buste de Moïse à droite, reconnaissable à sa barbe de fleuve, celui de David à gauche, sa harpe sur le cœur. Au fond de la scène l'orchestre se massait sur le devant, les cinq élus tenaient leur cahier roulé, un philosophe, deux rhétoriciens, deux élèves de seconde, grands enfants un peu gauches et timides, mais ayant dans les yeux une fleur de jeunesse honnête qui en disait long sur l'excellence de la race et du milieu où ils vivaient. Quand le supérieur se levait et annonçait : "M. Pierre Noellet, du Fief-Sauvin, élève de seconde", un murmure flatteur courait dans l'assistance. Et, la lecture achevée, tandis que la fanfare jouait un refrain très ancien, le fils du métayer de la Genivière se rasseyait au milieu des applaudissements, et voyant toutes ces

mains tendues, tous ces yeux qui le fixaient, chargés de louange ou d'envie, il se sentait roi dans ce petit monde, vainqueur incontesté dans ses premières luttes avec ceux de son rang ou d'une condition plus élevée.

La comparaison lui manquait pour apercevoir l'humilité de ces triomphes. Et longuement, silencieusement, en paysan taciturne des Mauges qu'il était encore, il s'en grisait. Par un travail de son esprit songeur, il en vint à croire que l'intelligence est l'unique maîtresse du monde, capable d'y donner, à ceux qui la possèdent, le premier rang partout, comme au collège.

Quelqu'un l'entretenait aussi dans cette illusion d'orgueil : c'était Arsène Loutrel. Fils d'un petit fabricant de village, à demi usurier, né dans un milieu de bourgeois en fermentation, il en avait les préjugés, les rancunes, les défiances et l'instinct de flatterie. Le hasard l'avait fait le protecteur et l'initiateur de Pierre Noellet, au début. Lorsque celui-ci eût conquis un rang privilégié dans l'estime de ses camarades et de ses maîtres, Loutrel en profita habilement. Il sut le flatter, devenir son confident, bénéficiaire de la réputation intacte de son ami, et, lui médiocre et vulgaire, prendre un ascendant incroyable sur une nature en tout point supérieure à la sienne.

Ils causaient surtout les jours de promenade, lorsqu'après une longue marche, le maître d'étude donnait le signal de l'arrêt en quelque endroit consacré par la tradition : au carrefour d'une route, à l'orée d'un bois, sur le tumulus d'un camp de César, ou encore au bord de l'Evre, près d'une closerie perdue sous les arbres et que les collégiens avaient surnommée " la mère au buis ", à cause des touffes de buis qui poussaient, on ne sait pourquoi, tout autour.

Pierre aimait ce petit coin de pays. L'eau courait à ses pieds, tordant les tiges des nénuphars ; à gauche un moulin virait ; sur le coteau d'en face, la grosse métairie de la Roche-Baraton étalait ses toits rouges et le pampre de son clos de vigne : cela ressemblait à la Genivière.

Un jour que Loutrel et lui s'étaient assis là, tandis que leurs camarades bondissaient dans la châtaigneraie en pente, chassaient un écureuil trahi par sa queue rousse ou tendaient aux poissons des lignes primitives armées d'une épingle tordue, ils en vinrent tous deux à parler de l'avenir.

- Moi, dit Loutrel, je sais fort bien ce que je serai.
- Quoi donc ? demanda Pierre.
- Architecte.

— Ce doit être beau, en effet, de construire des châteaux, des églises, des monuments publics, d'inventer, de trouver des formes nouvelles appropriées à des besoins nouveaux.

— Bah! dit Loutrel en riant, je n'en chercherai pas si long, je t'assure. Les idées nouvelles, je les laisse à d'autres. 5 p. 100 sur les travaux, voilà ce qui me semble beau dans le métier. Pour ce prix-là, je construirai des maisons à un, deux, trois étages, des fermes, des granges, des toits à porcs, si l'on veut, avec autant de plaisir qu'un palais.

— Je t'ai toujours dit, Loutrel, que tu étais médiocre.

Au lieu de s'emporter, le collégien leva les épaules, et répondit :

— Pratique, mon cher, ne confondons pas. Tu es pour les grands, moi pour les réalités positives. Je sais compter, je ne fais pas de rêves. Je n'étais pas plus haut que ça, mon père m'appelait dans son cabinet, et me disait, en tapant sur son gousset sonnante : "Petit, n'oublie jamais que deux et deux font cinq!" Il connaît la vie, lui!

— On ne m'a pas appris ça, reprit Noellet dédaigneusement. Où iras-tu pour te préparer à ce métier d'architecte?

— A l'école des Beaux-Arts.

— A Paris, sans doute?

— Evidemment. J'y passe trois ans, recommandé à un architecte de la ville et à un professeur de l'école, je reviens à Clisson, et j'achète le cabinet de M. Lafeuillade qui s'est presque engagé à me le céder. Il fait 19,000 francs en moyenne, Lafeuillade.

— Tout cela est merveilleusement combiné, je te félicite de voir si clairement devant toi. Tes parents approuvent le projet?

— C'est eux qui me l'ont conseillé, eux qui ont décidé que j'irai à Paris au lieu de moisir dans une étude de province, eux qui ont fait des ouvertures discrètes à Mr Lafeuillade. Tu n'as pas eu la même chance, toi, Noellet, il t'a fallu trouver ta voie tout seul. Comment t'est-elle venue ton idée d'être prêtre?

— Comme viennent toutes les idées, répondit Pierre un peu rudement.

Je ne dis pas qu'elle soit mauvaise, mais, pourquoi celle-là plutôt qu'une autre? Car enfin, tu pourrais prétendre à tout, fort comme tu l'es?

Pierre essaya de rencontrer les yeux toujours agités et fuyants de son camarade, et, voyant qu'il ne se moquait pas :

— A quoi, par exemple? demanda-t-il.

— Mais à tout, je le répète. Un garçon comme toi serait ce qu'il voudrait, avocat, médecin, journaliste, magistrat, que sais-je moi, conseiller d'Etat !

Loutrel se rendait-il un compte exact de ce que peuvent être les fonctions d'un conseiller d'Etat, il est permis d'en douter.

Noellet ne répondit pas. Un peu de songerie s'était emparée de lui. Il regardait l'eau grandir dans la rivière,—car le meunier venait de fermer la vanne du moulin,—affleurer la chaussée de pierres moussues, la déborder et retomber en cascade, couvrant dans sa chute mille petites cavernes pleines d'air et brillantes comme de la nacre.

— En rangs, monsieur Noellet ! monsieur Loutrel, en rangs ! cria le maître d'étude.

Pierre se leva. Puis, impétueusement, il s'élança sur la pente de la châtaigneraie. Il était superbe et nerveux, il avait le pied habitué aux sentiers des coteaux : en une minute, il rejoignit la division, laissant Loutrel embarrassé dans les ronces et trébuchant sur les pierres.

Au fond, il n'avait qu'une faible estime pour Loutrel. Son instinct de paysan discernait le côté vulgaire de cet enfant de petite ville ; l'âme honnête et candide encore qu'il tenait de la mère Noellet, l'avertissait du danger de cette nature médiocre et précoce. Et cependant, à peine le dîner terminé, il retrouvait Loutrel sur la cour, se mettait du même camp au jeu, ou se promenait avec lui, les jours de pluie, sous le hangar du gymnase. C'est que Loutrel n'était pas seulement insinuant et flatteur : parmi ces fils de fermiers qui composaient la majorité de la population du collège, naïfs, bons enfants, réservés dans leur langage, nul n'avait son expérience relative du monde, nul ne savait comme lui raconter une histoire drôle, un de ces propos de gros bourg médisant auxquels il avait été mêlé dès son enfance. Il parlait avec assurance de Paris où il était allé vers l'âge de douze ans, de Nantes où il passait quelquefois, des professions qu'il avait étudiées avec son père, des bals, de la politique, de la mode, d'une multitude de choses dont ses camarades n'avaient, pour la plupart, qu'une idée confuse. Eux ils riaient et se moquaient, eux les vrais enfants, de la suffisance de Loutrel, de ses théories sur le monde et sur l'argent. Ils aimaient mieux la balle et le cerceau, les courses sur les échasses ou les joutes à l'échabot de buis. Que leur importait ? Ne possédaient-ils pas, dans leur cœur simple et droit, la science suprême de la vie,

ne savaient-ils pas clairement où ils allaient, appelés par une voix qu'ils avaient entendue tout petits et à laquelle ils obéissaient comme alors, avec une candeur et une certitude égales ? Mais Pierre Noellet, plus âgé que la plupart, était surtout d'une toute autre trempe. Son esprit inquiet ne se plaisait que hors du moment présent. Dès le début, le monde, l'avenir, l'inconnu, l'avaient tenté. Il ne résistait pas même aux apparences de ces choses : à ceux qui se présentaient en leur nom il allait. Et sa liaison avec Loutrel, incompréhensible au premier coup d'œil, avait des raisons profondes dans la vanité satisfaite et dans l'insatiable curiosité de sa nature.

Ses maîtres remarquaient en lui de brusques changements d'humeur. Pour une mauvaise place, pour un reproche, ils le voyaient demeurer sombre des journées entières. Son intimité avec Loutrel ne leur plaisait guère non plus. Ils s'en affligeaient, ne pouvant se défendre ni d'une vive sympathie pour une nature si richement douée, ni d'une inquiétude croissante avec le temps, en présence des symptômes alarmants qui se révélaient chez lui. L'un d'eux s'en était ouvert à Noellet, un vieux professeur tout rond et tout blanc qui avait volontairement enfoui, dans l'enseignement obscur d'un collège, des talents remarquables d'orateur et de savant. Il l'avait emmené sous la charmille du jardin, sa promenade favorite, tiède par le moindre rayon, dès que le soleil montrait le nez. Et là, plusieurs fois, paternellement, il lui avait rappelé qu'il y a quelque chose, beaucoup de choses même, au-dessus du succès ; il avait ramené le jeune homme, comme à une source guérissante, vers la vocation de l'enfant. Il était éloquent, parlant ainsi. Il avait l'autorité qu'ajoute l'exemple à la parole. Il aurait pu dire : "Faites comme moi, dépensez-vous pour les petits, les humbles qui ne s'en apercevront pas et ne vous remercieront pas ; n'ayez pas même une ambition, avec le droit de les avoir toutes : la joie intime qui vous en reviendra vaut toutes celles de la gloire."

Mais Pierre, toujours exactement poli, touché même de ces marques d'affection, n'y répondait pas par une égale ouverture de cœur. Il éludait les questions, faisait de vagues promesses : rien ne changeait en lui. Il demeurait à la fois ombrageux et attirant, plein de talents incontestables et d'insupportables vanités, triste souvent sans raison, ou pour une raison secrète qu'il ne disait pas.

Nul pourtant n'était plus fêté, plus aimé de ses camarades et de ses professeurs, plus choyés par ses parents. Les jours de sortie, la première carriole qui s'arrêtait devant la porterie du collège, bien

avant l'heure fixée, c'était celle de Jacques, attelée de la vieille Huasse ou de la jeune Roussette. La mère quand elle venait au marché, le père quand il venait aux foires, ne manquaient jamais de quitter leurs affaires pour embrasser leurs gars. Dans les mois d'été, M. Laubriet, selon sa promesse, l'appelait quelquefois au parloir. C'était un événement pour le jeune homme. M. Laubriet l'avait toujours intimidé : Madeleine lui faisait perdre tout moyen. Il lui trouvait un air de déesse, et s'étonnait que Ponthual, qui n'avait aucun raffinement d'esprit ni de langage, pût trouver grâce devant un être si supérieur et si fort au-dessus de l'humanité. A peine rentré dans la cour, il se remémorait les bévues ou les impolitesses qu'il croyait avoir commises, rougissait, et se torturait l'âme au point d'y rêver la nuit et d'en être malheureux longtemps après.

Les visites de M. Laubriet devinrent naturellement beaucoup moins fréquentes, lorsque son neveu eut quitté le collège. La dernière eut lieu vers la fin de novembre, pendant une récréation de midi. Il y avait plus d'un an que Jules de Ponthual était parti. Pierre commençait sa philosophie. Il n'avait pas vu, de toutes les vacances, M. Laubriet, arrivé seulement en octobre à la Landehue. Et celui-ci, traversant Beaupréau pour se rendre à Paris, s'était enfin souvenu de son filleul.

Au moment où M. Laubriet, accompagné de sa femme et de ses deux filles, ouvrait la porte du vestibule et s'avancait sur la terrasse, Pierre jouait à la balle, au bas du mur, dans la grande cour. Il jouait avec la fougue qu'il y mettait à certaines heures, couvert de poussière, tête nue, le front en sueur. Un pâle soleil de fin d'automne luisait entre deux nuages, et, pour se réchauffer à ses derniers rayons, malgré le bruit, quelques pinsons se posaient sur la fine pointe des tilleuls, où des nids de chenilles remplaçaient les feuilles tombées.

Tout à coup les ombrelles de Mlles Laubriet apparurent au-dessus du mur bas de la terrasse :

—Noellet ! crièrent vingt voix, Noellet, on te demande au parloir !

Pierre s'arrêta court. En reconnaissant les châtelains de la Landehue, il eut un instant de si grande confusion qu'il eût voulu pouvoir s'enfuir et se cacher. Puis, brusquement, il prit son parti, renoua sa cravate, secoua la poussière de sa veste, ébouriffa ses cheveux demi-longs collés sur ses tempes, et courut vers l'escalier.

L'absence de Ponthual lui donnait-elle plus de liberté, ou l'âge plus d'aplomb ; était-ce un de ces accès de courage comme en ont

les timides pris au piège ? Il se présenta sans bredouiller et serra la main de M. Laubriet, en disant, ce qu'il ne disait jamais :

— Bonjour mon parain !

M. Laubriet parut enchanté. Il regarda le collégien avec un certain étonnement admiratif, comme s'il venait de le découvrir, et répondit :

— Tiens, ce Pierre !... Il y a une éternité que je ne l'ai vu, mon filleul.

— C'est vrai : depuis Pâques dernier.

— Te voilà demi-bachelier, et philosophe tout à fait. Dans quelques mois tes d'études seront finies, et une autre vie commencera pour toi, la vie sérieuse...

— Dans deux cent cinquante-neuf jours.

— Vous les comptez ? reprit Madeleine, en riant.

Il osa lever les yeux jusqu'au bas de la robe de l'élégante Parisienne et répondre :

— Oui, mademoiselle, je les compte : j'ai peur d'eux.

— Comment ? fit-elle, peur de l'avenir !

— Je le comprends joliment, interrompit Marthe ; cela me ferait une terreur folle, à moi, le séminaire, avec sa grille, sa cloche, ses murs nus, sa règle... oh ! une règle surtout !

— Marthe ! dit Mme Laubriet, toujours émue des sorties impétueuses de sa fille cadette, ce ne peut être là la pensée de Pierre. N'est-ce pas, Pierre ?

— Evidemment, se hâta de dire le jeune homme : je me trouve bien ici, voilà tout.

Ils continuèrent à causer en se promenant sur la terrasse. Pierre se sentait moins embarrassé que de coutume. M. Laubriet était de belle humeur de retourner à Paris. La conversation fut donc plus animée, plus longue qu'elle ne l'était d'ordinaire entre eux. Madeleine n'y prit point part. Elle ne considérait pas précisément comme une distraction les visites au collège. A petits pas, sur le sable craquant, elle se contentait d'accompagner ses parents, de regarder toutes choses autour d'elle, d'écouter, avec des airs distraits et, d'échanger avec sa sœur, de temps à autre, un coup d'œil ou un mot qui les faisait rire toutes deux. Cependant, quand Pierre eut quitté la famille Laubriet, au moment où il descendait les premières marches du perron pour retourner dans la cour, il entendit Madeleine dire à son père, de sa voix nette et un peu dédaigneuse ?

— Il a vraiment gagné, ce garçon !

Et, en effet, les traits de Pierre Noellet s'étaient affinés par ce travail lent de la pensée, qui met son empreinte sur le visage de l'homme. Ils avaient perdu quelque chose de leur rudesse primitive. Sur ses joues, au coin de ses lèvres, une barbe fine et frisée commençait à pousser. La physionomie était énergique, l'œil un peu sombre, le sourire charmant.

Rentré à l'étude, ce jour-là, Pierre ne put travailler. Il mit les coudes sur son pupitre, sa tête entre ses mains, et, sans lire une ligne du livre qu'il avait sous les yeux, paraphrasa longuement, avec délice, les six mots aimables de Madeleine Laubriet.

VII

Ils comptent aussi les jours à la Genivière. Et demain c'est jour de sortie. Comme il fait bon veiller, cette nuit d'hiver, au coin du feu ! Dehors il gèle légèrement. Autour du foyer où les tisons d'un fagot entier se consomment peu à peu, recouverts par un bout d'une écorce de cendres, blanche et frémissante, que le vent soulève, les Noellet sont assis en demi-cercle. Le père tresse des pailions pour mettre le pain à lever. Assis et penché en avant, il enroule sur elle-même une torsade de paille qui formera le fond, et lie les anneaux de cette spirale, les uns aux autres, au moyen d'une sorte de lanière verte. Est-ce du jonc, du roseau, de l'osier ? Non, une tige de ronce coupée en quatre. C'est Jacques qui a été cueillir dans les haies ces longs brins souples qui s'allongent derrière sa chaise et s'élancent comme des couleuvres. Il les prend un à un, les fend avec son couteau et les passe à son père. Tous deux sont absorbés par ce travail, auquel se prêtent mal leurs mains durées à plier.

A côté, il y a quatre femmes, quatre bonnets blancs inclinés aussi vers le feu, presque pareils, quatre bonnets blancs qui ne causent presque pas, et s'appliquent de leur mieux : la métayère d'abord, un peu parcheminée et amaigrie maintenant, sa fille aînée près d'elle, Marie, plus brune, plus grande, et de physionomie plus sévère, puis Antoinette alerte, éveillée, toute blonde et rose, enfin, la dernière et touchant de sa chaise l'autre montant de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passer la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent depuis quelque temps. Aurait-elle donc changé ? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, causer et coqueter de ferme en ferme ? Mais

non, voyez les toutes. Chacune a sur son tablier un peloton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse. Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses maigres doigts d'ouvrière plissés et piqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide. Antoinette et Marie se dépêchent tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail-là. Dans les métairies de Vendée on ne fait pas de dentelle au crochet. Pourquoi donc et pour qui toutes ces femmes travaillent-elles ? A peine si elles se disent un mot de temps à autre. Seulement quand elles lèvent la tête et qu'elles échangent un coup d'œil, on voit bien qu'elles ont la même pensée. Leurs sourires se parlent, tandis qu'elles se penchent de nouveau, de ces sourires aux causes profondes qui durent un peu sur les lèvres, comme une fleur qui a le pied dans l'eau. C'est qu'elles ont le même secret et qu'elles préparent ensemble la même surprise. Il y a déjà, le croiriez-vous, plus de cinquante roses dans l'armoire. Il en faut cinq cents peut-être. Mais avant deux ans tout sera fini, conçu, prêt à porter. Oh ! la belle aube blanche et mousseuse ! Sera-t-il content quand il la recevra de leurs mains ? Seront-elles heureuses quand elles la lui offriront et qu'il montera à l'autel, habillé en diacre, avec leur aube toute en roses blanches ! Car lui, c'est Pierre, c'est l'aîné de la Genivière, celui qu'on aime et qu'on gâte à l'envie. Il est si beau, si intelligent ! Toutes les espérances de la maison sont sur lui. Les yeux se mouillent de penser seulement à l'avenir. Cher enfant ! comme on l'aime et comme sa place est bien gardée !

Ce soir surtout, les sourires, les signes d'intelligence sont plus fréquents entre les femmes, parce que demain il sera là. Depuis un mois on s'en réjouit. Et la joie qui va venir, vous savez, c'est au moins aussi bon que la joie venue. Riez donc, Antoinette, et vous, Jacques, et vous, Marie, riez, vieille maman, dont la jeunesse s'est partagée entre ces beaux enfants et s'est perdue en la leur. Soyez fière ! Demain, vous aurez Pierre à vous, tout un jour, comme autrefois.

Le père en tordant la paille, pense à tout cela, l'absent. Le voilà qui étend sa main par-dessus les jambes de Jacques et saisit la petite rose qu'achève sa femme, de l'autre côté. Il pèse cette toile d'araignée dans sa main calleuse, et cela lui paraît drôle. Il essaie de

passer son doigt dans le plus grand des jours de la dentelle, et, n'y parvenant pas, il a un haussement d'épaules admiratif.

— Comme c'est fin, tout de même ! dit-il.

Une fusée de murmures satisfaits lui répond sous les bonnets blancs. Mais nulle ne s'interrompt de travailler, et l'aube merveilleuse grandit, dans le songe recueilli de la veillée.

VIII

Ils n'avaient pas eu tort de se réjouir. Depuis le matin de bonne heure qu'il était arrivé, Pierre n'avait cessé de se montrer aimable et gai compagnon. Il était dans ces bons jours, sans doute. La métayère le trouvait même plus affectueux que de coutume avec elle, et, comme il l'embrassait sans raison apparente après le dîner de midi, elle lui avait dit, en serrant dans ses bras ce grand fils de vingt ans : " Mon Noellet, tu es chérissant aujourd'hui comme quand tu étais petit. Qu'as-tu donc ? " Les deux sœurs, endimanchées, l'avaient accompagné dans le bourg, très fières d'avoir à côté d'elles ce beau Noellet, large d'épaules comme un métayer et habillé comme un monsieur, — du moins le croyaient-elles, — avec sa redingote des jours de sortie, et sa chaîne de montre en argent, legs d'un vieil oncle de Montrevault, dont Pierre avait hérité. Avait-on couru de porte en porte ! Que de claquements de sabots sur la terre gelée ! Que de bonjours et de poignées de mains ! Que d'histoires contées de part et d'autre !

Ce fut vraiment une bonne matinée. Malheureusement, après midi, la neige commença à tomber, par petits flocons, rares, d'abord, et qui semblaient hésiter et choisir leur terrain avant de se poser, puis par masses lourdes, plus pressées, que des tourbillons de vent, venus on ne sait d'où, mêlaient et emportaient en gerbes blanches, fouettant les arbres, les talus, les toits où elles s'accumulaient sans bruit.

Et cela dura longtemps, longtemps. Le jour baissait. Tout le monde était rentré à la ferme. Marie avait quitté sa robe du dimanche et repris son travail. On l'entendait plier du linge dans la chambre à côté. Pierre jouait aux cartes avec Antoinette, sur un coin de la table de cerisier. Il ne riait plus, et sa sœur voyait bien qu'il ne prenait aucun plaisir aux cartes. Par instants, quand elle lui parlait, elle dont les quinze ans n'avaient pas d'heures sombres,

il s'efforçait de faire meilleure contenance, mais l'effort paraissait et ne durait pas. Antoinette en fut d'abord étonnée, puis peinée, ne comprenant pas qu'on pût s'ennuyer près d'elle, même par la neige. Quand la partie fut finie, elle se leva, entoura gentiment de ses mains jointes la tête de son frère, et fixant sur ses yeux, ses yeux candides :

— Tu as du chagrin ? dit-elle.

— Mais non, petite sœur, je n'ai fait que rire avec vous toute la matinée.

— Alors, pourquoi es-tu triste maintenant ?

— Il fait un tel temps !

— Oh ! ce n'est pas ça, mon Pierre !

Il l'attira un peu à lui, et baisa son front ardent.

— Chère folle, dit-il, on ne peut rien te cacher. Je pense à la fin de l'année. Songe donc, si j'étais refusé au baccalauréat !

— Tu ne le seras pas d'abord. Et puis, le beau malheur, monsieur l'abbé ?

— Ne m'appelle pas comme ça, Antoinette, c'est ridicule.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le suis pas, tout simplement, et que je trouve ridicule de donner aux gens des titres qu'ils n'ont pas.

Elle dénoua son bras, et le regarda avec une petite moue et quelque chose comme une larme qu'elle retenait malaisément au coin de ses yeux :

— Tu n'es pas gentil ce soir, fit-elle.

A ce moment, la tête de Jacques se dressa derrière la croisée.

— La roussette est attelée, Pierre, dit-il d'une voix musicale qui fit grésiller la vitre.

Et presque aussitôt on entendit le père crier du dehors :

— Va te dévêtir, Jacques, c'est moi qui conduirai. Les chemins sont trop mauvais.

— Ces mots, qui sonnaient le départ, réunirent en peu d'instant autour de Pierre sa mère et ses sœurs. " Bonsoir, mon Noellet. Au revoir. Tu nous écriras ? Elles l'embrassaient, chacune à leur tour, et le regardaient comme si elles avaient voulu se mieux remplir les yeux de son image avant de le quitter. Lui se dégagea rapidement, et marcha vers la cour. Puis au moment de franchir le seuil, il revint vers sa mère et la serra de nouveau dans ses bras, si fort qu'elle en prit peur. Elle le suivit d'un œil inquiet. Les jeunes filles

accompagnèrent la carriole quelques pas. Puis elles rentrèrent, et les deux hommes continuèrent leur route vers Beaupréau.

La neige ne tombe plus, mais elle couvre tout, la route qui s'étend indéfiniment blanche, les sillons, les prés, les guérets confondus sous sa nappe immaculée, elle monte le long des pentes, elle s'arrondit en dôme au-dessus des barrières et des feuilles de ronce dont elle reproduit la forme, offrant partout une épaisseur moelleuse où l'œil s'enfonce. Elle brille. On dirait que c'est de la lumière tombée, un peu triste, et que c'est la terre aujourd'hui qui éclaire le ciel, un ciel gris perle, très doux, presque uniforme, marqué d'un cercle livide, près de l'horizon, à l'endroit où le soleil décline. Sur ce fond estompé, les arbres s'enlèvent comme des coups de crayon. Au bout de leurs branches, les petits oiseaux dorment par troupes, le cou dans les plumes : de très loin, on aperçoit l'éparpillement de points noirs qu'ils forment autour des souches d'ormeaux. Aucun ne vole, aucun ne chante. Quelques corbeaux seulement tournaient, là-bas, au-dessus d'une proie ensevelie. Il n'y a pas d'autre mouvement dans les champs, à perte de vue. Le bruit même des roues et des pieds de cheval est amorti par l'épais tapis du chemin. L'air est comme mort et ne fouette pas le visage. Il fait à peine froid.

La Roussette entraîne rapidement la carriole et les voyageurs. Ceux-ci ne causent guère : le père occupé de bien tenir sa bête, le fils très avant plongé dans quelque pensée, les yeux vagues.

Pourtant, à une montée, relevant le vieux veston jeté sur leurs jambes, Julien se penche, et dit :

— Tu as froid, petit ?

— Non, père.

— C'est que tu es tout pâle. Tire donc à toi la couverture. Je n'en ai pas besoin, moi.

Et le silence recommence entre eux, et la Roussette court toujours grand train sur ses jambes menues qui ne soulèvent aucun écho.

Pierre est pâle, en effet, non pas de froid, mais d'une émotion qui augmente à mesure que la ville approche. Voici les premières maisons. Derrière les vitres, il y a partout des têtes curieuses, des enfants qui rient à la neige et aux passants, des bonnes gens heureux d'être à couvert. Pierre Noellet ne salue personne. La carriole s'arrête devant la petite porte du collège. Le père descend pour se dégourdir, et traverse à moitié la première cour. Il a coutume de

faire ainsi. Et là, au milieu du sentier balayé qui fait de grandes dents sur la neige :

— Allons, mon bon gars, dit-il en tendant sa main large ouverte à son fils, je n'aurai plus souventes fois à te reconduire ici, maintenant. Ça sera loin, sais-tu, ta nouvelle maison, l'an prochain !

Il voulait parler du grand séminaire d'Angers.

Mais Pierre qui ne lui avait pas lâché la main, l'attira à lui, pencha la tête sur l'épaule de son père, et lui dit d'une voix étouffée :

— Je ne serai pas prêtre !

Et aussitôt il s'échappa par le sentier et disparut dans les bâtiments du collège.

Le métayer s'était roidi sous le coup. Tout son corps tremblait. Était-ce possible ? Avait-il bien entendu ?... " Je ne serai pas prêtre ! " Non, c'est un mauvais rêve... Pierre n'a pas pu dire cela !... Où est-il donc ? Parti, enfui comme un coupable... Et ce silence le long de la route, cette pâleur surtout... " As-tu froid, petit ? " ... Et cette voix étranglée tout à l'heure. Il avait honte. C'est vrai.

— O Pierre, Pierre !...

Il demeurait immobile, les yeux fixés sur la porte par où son fils avait disparu, si troublé dans la paix cinquantenaire de son âme de paysan, qu'il ne remarquait pas une demi-douzaine d'écoliers, arrivés après lui et qui l'observaient curieusement. La neige recommençait à tomber et saupoudrait de blanc sa veste de droguet. Un professeur, traversant la cour, s'arrêta.

— Maître Noellet, dit-il, est-ce que vous attendez quelqu'un ?

La vue de cette soutane de prêtre produisit sur Julien Noellet une impression si étrange qu'il ne put répondre, ayant des sanglots plein la gorge. Et il s'en alla, sans trop savoir ce qu'il faisait, poussé par l'instinct de fierté sauvage qui fait s'enfuir les bêtes blessées.

— Hu, la Roussette ! hu ! cria-t-il, à peine remonté dans sa carriole, la Roussette partit comme un trait. Et les gens qui connaissaient le métayer de la Genivière s'étonnèrent de le voir remonter au galop une côte aussi rude. Les tournants, les descentes, les montées, tout fut franchi à cette allure désordonnée. Penché en avant, son chapeau rabattu sur ses yeux, il laissait courir la jument sans aucun souci d'éviter les fossés ou les rares voitures engagées sur la route. Les guides flottaient. La neige tourbillonnait, et il ne songeait pas même à se couvrir de la limousine étendue au fond de la carriole. " Je ne serai pas prêtre, je ne serai pas prêtre ", il ne pensait qu'à cela, il n'entendait que cela. Tant de ruines tenaient

dans ces quelques mots ! Tant de souvenirs lui revenaient de la petite enfance de Pierre, des choses qu'il avait retenues et qui faisaient bien augurer de l'enfant ! Et les luttes, et les hésitations avant de lui permettre le latin et les durs sacrifices d'argent consentis pour lui seul ! Tout cela perdu. Et puis la honte, la honte dans le pays qui savait pourquoi on l'avait élevé !

Jamais le pauvre Noellet n'avait porté un pareil poids dans son âme.

Et la Roussette galopait, galopait, sur la neige épaissie.

Il ne s'arrêta que dans la cour de la ferme, laissa la bête en sueur sous l'averse glacée, et, ouvrant brusquement la porte de la salle où la famille tranquille, abritée, attendait son retour, dans ce nid tiède qu'il aimait, au coin de la cheminée où il veillait d'habitude, pendant plus d'une heure il pleura sans rien dire.

Les enfants, stupéfaits d'abord, s'éloignèrent peu à peu, le cœur gros de voir pleurer leur père.

La femme resta. Mais quand elle chercha, timidement, à savoir quelque chose, d'un regard il lui fit comprendre qu'il voulait garder son chagrin pour lui seul.

Elle pensa que cela ne durerait guère, qu'une nuit suffirait peut-être à faire disparaître une peine si subitement venue. Mais le métayer était atteint dans la racine même de sa joie. Il demeura triste. Après le dîner de midi ou le souper, il ne restait plus comme autrefois, assis à sa place, contemplant tour à tour ses enfants avec une tranquillité joyeuse et attendrie. A peine les repas finis, il se levait, sous prétexte qu'il avait affaire dans les étables ou dans la grange ; il fuyait la maison, et la métayère, ignorant tout, disait parfois :

—Si seulement Pierre était là, il le dériderait !

IX

A la longue, cependant, Julien Noellet, trop malheureux de son secret, voulant aussi prendre l'avis d'un homme sage avant de retirer son fils du collège, — car, à quoi bon l'y laisser maintenant ? ne valait-il pas mieux qu'il reprît sa place au manche de la charrue ? — se résolut à consulter l'abbé Heurtebise.

Il se rendit au presbytère de Villeneuve un soir de printemps, à la brune de peur d'être reconnu : depuis quelque temps, il se sentait

plus timide et s'imaginait voir sur le visage des gens des choses qu'ils ne pensaient pas. Au lieu de prendre la grande route, ce fut par le sentier qui longe le jardin de Mélie Rainette qu'il s'achemina, de son pas lent et balancé, semblable à celui de ses bœufs. Des odeurs douces montaient du revers des fossés. Les bourgeons gonflés avaient l'air de petits fruits noirs sur les branches. Il y avait un commencement timide de printemps. Noellet ne le remarquait pas. Mais Mélie Rainette, plus jeune, entendait bien dans son cœur la chanson du renouveau. Elle avait lavé tout le jour. A présent elle ramassait le linge sec étendu sur la haie, chemises, serviettes ou bonnets, qu'elle empilaît ensuite sur son bras gauche, en paquet mousseux, comme un bouquet blanc. Quand le métayer passa le creux du sentier, elle reconnut son pas et s'arrêta de travailler.

— Bonjour ! dit-elle, par-dessus la haie. Où allez-vous à cette heure, maître Noellet ?

Malgré l'ombre, il la reconnut aussi, à la voix qu'elle avait fine, à la lueur fuyante qui dessinait encore le profil de son visage et de sa taille.

— On a des affaires à toute heure, dit-il sentencieusement. Tu vas bien, Mélie ?

— Contente comme un pinson, fit-elle, à cause du beau temps que j'ai eu pour ma laverie. Il y a des jours comme ça : on est heureuse de vivre.

— Tant mieux, dit-il, tout le monde n'est pas comme toi.

Le Métayer hâta le pas sans répondre, et arriva à Villeneuve.

L'abbé Heurtebise l'emmena dans son pré.

Pendant une heure, ils se promenèrent le long des ruches d'abeilles que cet homme austère aimait. Ni l'un ni l'autre n'étaient grands parleurs. Leur conversation fut un échange de mots graves, coupés de longs silences qui servaient de commentaires aux paroles déjà dites et de préparation à celles qu'on allait dire. Ils se comprenaient d'ailleurs fort bien. Ils s'entendaient réfléchir l'un l'autre, étant tous deux de la Vendée peu causante et songeuse.

« L'affaire est très sérieuse, dit en substance l'abbé. Il m'a fait peur tout jeune, ton Pierre, à cause de son orgueil... Et depuis je me suis même demandé une chose... Mais nous verrons bien... Crois-moi ne le retire pas du collège... ne l'interroge pas avant six mois... Six mois peuvent changer un homme. J'espère un peu... Quoi qu'il arrive, considère qu'il est perdu pour la charrue. Vois-tu, mon

pauvre Noellet, ceux qui ont vécu dans les livres ne vivront plus dans les métairies. ”

L'entretien se termina ainsi :

— Tes deux fils, dit l'abbé, sont nés la même année ?

— Oui.

— Ils ont eu de mauvais numéros au tirage ?

— Oui.

— Quand passent-ils au conseil de révision ?

— Après-demain.

— Pierre sera pris pour le service.

Peut-être bien.

— Et s'il ne va pas au séminaire, il exemptera Jacques.

Ça me consolera un peu, monsieur le Curé.

Il partit sur ces mots, dans la nuit tout à fait noire.

Malheureusement les choses ne tournèrent pas comme l'espérait le métayer de la Genivière. Pierre était robuste assurément, mais le travail acharné de cinq années de collège, le surmenage de ces yeux de paysan habitués aux limpidités reposantes de la campagne, lui avait fatigué la vue. Il fut réformé par le conseil de révision séant à la mairie de Beaupréau, tandis que Jacques, chétif pourtant, était déclaré bon pour le service.

Le coup fut rude à la Genivière. Il était certain désormais que les deux fils quitteraient la métairie vers l'automne, certain que Jacques serait soldat, lui si peu fait pour l'être, lui qui avait besoin plus qu'un autre de soins, de tendresse, de liberté pour vivre. En pensant à cet avenir, la mère Noellet pleurait souvent. Mais il n'y avait chez elle que du chagrin. Il s'y mêlait chez le métayer une sourde irritation contre Pierre qu'il rendait responsable du départ du cadet. Dans son cerveau, le même raisonnement tournait sans cesse : “ C'est sa faute, pensait-il : s'il était resté à la Genivière, il aurait couservé la vue saine des Noellet, et maintenant il exempterait son frère. C'est lui qui fait partir Jacques. ” Il se taisait d'ailleurs, et rien ne paraissait de cette colère intime. Pendant les rares séjours de Pierre à la métairie, il y eut quelque gêne entre son père et lui, mais aucune explication. “ Ne l'interroge pas, attends au moins six mois, ” avait dit l'abbé Heurtebise. Le métayer attendait donc la fin de l'année, avec sa patience paysanne, comme il attendait la fenaison, la moisson, la vendange, chacune à l'heure marquée. Il savait que l'été ne s'achèverait pas sans que la résolution de Pierre s'affirmât de nouveau ou s'évanouît comme un rêve

mauvais. Jusque-là, il se contiendrait, jusque-là aussi, mêlée à cette inquiétude et à cette colère qui l'agitaient, un peu d'espérance resterait dans son cœur. Les longs espoirs lui étaient familiers. Aussi quand ils causaient de Jacques, sa femme et lui, tous deux pleuraient ; quand ils causaient de Pierre, la mère Noellet changeait de visage et souriait avec la pleine confiance d'autrefois, que rien n'avait troublée en elle, et lui-même, il s'attendrissait un peu, se souvenant de tant d'orages advenus à ses champs, de tant de grêles et de sécheresses, que la saison suivante avait réparés.

X

Pierre était depuis un mois sorti du collège.

Il avait plu pendant la nuit. La terre, depuis longtemps assoiffée, avait bu, s'était amolée et gonflée. De tous côtés, autour du Fief-Sauvin, on faisait les premiers labours. La lente chanson des bœufs, sifflée ou chantée, volait sur les collines : " Ohé, les valets, ohé ! " Il était près de midi. Jacques et son père rentraient à la ferme. Devant eux, le harnais allait seul, la Huasse en tête, puis six grands bœufs dont chaque pas plissait la peau luisante autour des épaules. Ils traînaient une herse renversée, les dents en l'air, encore boueuses, qui sautaient sur les bosses gazonnées du chemin.

Quand on fut en vue de Genivière :

— Sais-tu où il est ? demanda le métayer. Ça n'est pas ordinaire qu'il est emmené la Roussette un jour de labour sans ma permission ?

Il disait cela d'un ton de colère, les sourcils froncés, car c'était la première fois qu'un fils prenait une partielle liberté à la Genivière.

Jacques détourna la tête du côté de la haie, pour que son père ne vit pas son embarras, et répondit négligemment :

— Est-ce que je sais, moi ?

Il mentait.

Quand il s'était levé, à l'aube, il avait trouvé Pierre à l'écurie, étrillant la Roussette qui ne bougeait pas, la tête plongée jusqu'au-dessus des naseaux dans une augée d'avoine. Le bridon à rosettes rouges pendait à un pieu voisin.

— Où vas-tu ? avait dit Jacques.

— En forêt. Il y a chasse aujourd'hui.

— En forêt ! et tu emmènes la Roussette ? Le père ne vas pas être content. Il en a besoin pour labourer la grande Musse.

— Attelle la Huasse à la place, mon Jacques, avait répondu Pierre en tapant sur l'épaule de son frère. Je ne serai pas longtemps ici, vois-tu, et je veux me passer cette fantaisie-là, qui me tente depuis dix ans.

En disant cela, il avait jeté sur le dos de la Roussette une couverture en guise de selle, avait sanglé la jument, et puis, sans étriers, un morceau de pain dans sa poche, il était parti pour la forêt de Leppo.

La chose n'est pas rare dans cette vendée au tempérament égalitaire et hardi. Ceux qui ont chassé dans les forêts de Vezins, de Leppo, de la Foucaudière, ont souvent rencontré, aux carrefours des routes, sur les landes, quand sonnait le débucher, des gars en blouse ou en vestes ronde, montés sur des chevaux du pays et coupant au plus court au devant des voitures et des chasseurs en habits rouges. Les grands-pères de ces fils de métayers ont été compagnons des nobles, au temps de la "grande guerre". Ils montaient avec un mauvais bridon ou une corde serrant la mâchoire de leur bête, côte à côte avec les officiers à écharpes blanche, ils vivaient de la même vie et mouraient souvent de la même mort. Cela crée des droits et des traditions. Les veneurs le savent : les gars mieux encore. Mais ce qui n'était pas commun, c'était de rencontrer des chevaux comme la Roussette.

Elle suivait la chasse, non pas immédiatement derrière les chiens, mais à quelque cent mètres à gauche, obstinée dans cette direction parallèle, toujours au même trot allongé, sans un temps de galop. Pendant plus d'une heure, employée à relever un défaut, la Roussette et son cavalier avaient disparu. Ils venaient de réapparaître tout à coup, au milieu d'une taille, au moment où l'animal de chasse, un brocard, enfin relancé, filait droit pour gagner la lisière de la forêt de Leppo et de là débucher vers celle de la Foucaudière. Le gros des chasseurs fut bientôt égaré, fourbu ou distancé, et deux personnes seulement continuèrent à galoper derrière les chiens : le piqueur Leproux, tout rond sur sa jument maigre, la bouche en cœur et la joue enflée, prêt à sonner de la trompe, et la plus avenante, la plus enragée des chasseresses, Madeleine Laubriet. Elle était ravissante dans son amazone courte, ses cheveux bruns tordue sous le petit chapeau de soie, le regard animé, la joue rose, toute au plaisir de la course et de la poursuite. C'en est un si grand de courir ainsi, rapide, à travers le vent qui cingle le visage, de se sentir emporter par un force intelligente, obéissante, dont une pression du

doigt change l'allure ou la route ! Un flot de sensations fortes, l'orgueil d'être maître, l'ivresse de l'espace, une sorte de volupté du danger, la passion primitive du sang, cette vieille férocité que nous retenons d'ordinaire, nous remuent âprement. Et comme l'air emplît joyeusement la poitrine ! Comme il va l'équipage de la Landehue ! C'est une vision qui passe, c'est une fanfare de voix qui court. Toute la forêt est en éveil. Madeleine Laubriet s'amuse royalement. Elle est chasserresse de race. Le vieux piqueur, qui la couve du regard, multiplie pour elle ses bien aller. Et les notes s'éparpillent, sonores, à travers les bois mouillés, jetant une épouvante de plus au cœur du chevreuil, pauvre bête effarée, qui risque un dernier effort pour la vie et débuche en plaine.

— Il sera bientôt sur ses fins, n'est-ce pas Leproux ? dit-elle en galopant.

— Avant vingt minutes, au train dont nos chiens le mènent, mademoiselle. Regardez-les : ils tiendraient dans la main.

Les chiens chassaient à vue, en effet, ramassés, faisant une tache mouvante sur les guérets et sur les chaumes.

Mlle Laubriet, si passionnée qu'elle fût pour la chasse, avait cependant remarqué ce cavalier dont la jument tenait tête à la sienne, toujours à une distance et de la même allure. Il lui avait semblé même qu'il regardait volontier de son côté. Du moins l'avait-elle induit de certains mouvements de retraite respectueuse, car cet étrange chasseur, chaque fois quelle détournait la tête de son côté, se penchait sur sa selle et piquait comme pour fuir. Aussi, après une course folle qui les avait menés dans les premières tailles de la Foucaudière, ne l'apercevant plus, elle dit au piqueur :

— Décidément, nous avons lassé notre compagnon de route. Savez-vous qui c'était ?

— La jument, je l'ai bien reconnue, mademoiselle, c'est la Roussette ; mais pour le gars, je ne saurais le dire.

Il ajouta, un moment après, d'un air entendu :

— Une bonne petite bête, tout de même, à la carriole.

Le père Leproux confondait presque avec son propre honneur l'honneur de l'écurie de la Landahue.

Cependant un quart d'heure plus tard, lorsqu'il porta sa trompe à ses lèvres pour sonner l'hallali, il arrivait second. Pierre Noellet était déjà là, sa veste noire déchirée par les branches, à cheval sur la Roussette qui avait repris son attitude favorite : une patte de derrière à demie relevée, la tête basse et l'air fourbu. A ses pieds, les

chiens entouraient le chevreuil qui, à bout de forces, s'était rasé le long d'un buisson de ronces. Le pauvre animal, épuisé de souffle et le sang tourné, ne remuait même plus quand les crocs des limiers entamaient sa chair : un petit bêlement criait seulement pitié, la langue rose pendait, l'œil mourait, à demi renversé.

Mlle. Laubriet apparut à son tour, considéra cette bête agonisante sans qu'aucune émotion vînt troubler son sourire de triomphe, refit les plis de sa jupe, flatta de la main le cou de sa jument, et, regardant enfin Pierre Noellet :

— Bravo ! Pierre, dit-elle, premier partout !

Pour la première fois, elle lui parlait sans cette nuance de hauteur qui blessait Pierre si vivement. Il le sentit, et cela lui donna du courage pour répondre ;

— Un simple hasard, mademoiselle : c'est ma première chasse et vraisemblablement ma dernière.

— Vous avez une bête parfaite. Me la vendriez-vous à présent ? dit-elle en souriant.

— Certes oui, mademoiselle, s'il ne dépendait que de moi.

La conversation allait continuer, quand une voix cria :

— Ah ! non, par exemple, elle est bonne celle-là !

En même temps débouchait d'une allée, sur un pur-sang qui boitait très bas, un jeune homme athlétique en habit rouge, gilet bleu à pois, culotte blanche serrée au-dessus du genou par deux boucles, bottes à revers, le chapeau de soie posé en arrière et rattaché au col de l'habit par un petit ruban bleu. Il riait à gorge déployée, avec un mouvement de tête de haut en bas qui faisait danser ses moustaches brunes et sortir la cravate blanche qu'ornait la traditionnelle dent de cerf montée en or.

— Non, vrai, elle est bonne ! Je ne m'attendais pas à rencontrer ce petit Noellet à un hallali.

Pierre devint tout rouge.

— Dans ce pays-ci, dit-il vivement, la chasse est pour tout le monde. Moi non plus, je ne m'attendais pas à te voir, Ponthual.

Il insista sur ce tutoiement final, sachant bien qu'il ne serait pas du goût de son ancien camarade.

— Je vous croyait à chanter vos *orémus*, répliqua l'autre.

— Pas encore, mon cousin, interrompit Mlle. Laubriet. Pierre Noellet est encore en vacances, et je trouve qu'il a fort bien fait de suivre la chasse, puisque cela lui plaisait. Vous arrivez bon troisième, mon pauvre Jules, avec un cheval boiteux, et cela vous vexe.

— Moi ? Allons donc !

— Mais oui, vous ! dit-elle en se cambrant, je vous connais bien : cela vous vexe.

Une demi-douzaine d'habits rouges surgirent de la taille voisine, le piqueur mit pied à terre pour la curée, et Pierre Noellet, qui ne se souciait ni de prolonger le dialogue avec Jules de Ponthual, ni d'assister au dépeçage du brocard, profita de l'incident pour partir. Il salua Mlle Laubriet, fit faire demi-tour à la Roussette, et s'éloigna au petit trot par les allées vertes.

La fière Madeleine lui avait souri, elle l'avait défendu même ! Cela l'étonnait et le charmait. " Le premier partout ! " Qu'importaient, après cela, les dédains d'un Ponthual !

Par une pente naturelle à toute rêverie humaine, son esprit glissa rapidement vers le passé, la source divine où l'homme puise de si bonne heure. Quand il était enfant et que les demoiselles de la Landehue étaient toutes petites aussi, il avait déjà pour elles une admiration craintive. Madeleine, surtout, l'intimidait, avec son air de princesse. Ses moindres paroles lui semblaient des ordres souverains. A cette époque, Mlle Laubriet arrivaient dès le mois d'avril à la Landehue. Que de jours passés à dénicher pour elle des nids, à explorer les prés où poussent le coucou-pelote, le narcisse, la jacinthe sauvage, et cette petite renoncule lie-de-vin dont les gerbes mélancoliques plaisaient à Mme Laubriet ! Sitôt qu'elles apercevaient le gars Pierre revenant de la maraude, et le pli de son sarrau relevé enfermant le butin, Madeleine et Marthe échappaient à leur bonnes : " Qu'avez-vous aujourd'hui, Pierre ? des geais ? des pies ? C'est méchant, les pies ? Non, des étourneaux ! Oh ! les jolis ! où es la cage de l'année derrière ? Vous devez savoir, Pierre ? "

(A suivre)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Trois apôtres de la Nouvelle-France.—Les Pères Jean de Brébeuf, Is. Jogues et G. Lalemant, de la Compagnie de Jésus par le P. Fréd. Rouvier, S.J.

Les nations catholiques sentent le besoin de se donner dans le ciel de nouveaux protecteurs : l'Amérique entière et surtout les Républiques du Sud qui se débattent dans les étroites de la franc-maçonnerie, réclament l'aide de Colomb dont la noble ambition fut de donner à Dieu le continent que son génie avait découvert ; à l'heure du péril, la France, en détresse, appelle Jeanne d'Arc à son secours ; le Canada français pour se rappeler toujours que noblesse oblige et pour s'encourager à ne jamais défailir de la foi et de la force des anciens jours, veut contempler sur ses autels ses saints et ses héros des premiers temps de la colonie, et respirer à l'ombre de ses temples, avec les suaves vertus des épouses du Christ, les parfums qui s'exhalent de la tombe de son premier pontife et de ses martyrs.

Aussi de toutes parts exprime-t-on le désir d'avoir comme une espèce de résumé des actions héroïques de ces saints bienaimés, afin d'embrasser leur vie d'un coup d'œil.

C'est pour satisfaire une si légitime demande que le R. P. Rouvier, S.J. vient de publier, dans une élégante brochure de 120 pages, la vie des PP. Jean de Brébeuf, Jogues et Lalemant de la Compagnie de Jésus, massacrés par les Iroquois.

On peut dire que jamais tâche ne fut mieux remplie. Dans un style simple d'une élégance toujours parfaite, le Père Rouvier déroule à nos yeux, les principales actions de ses héros, pénètre jusqu'à cette vie intime, à cette union de l'âme avec Dieu qui fut tout le secret de leur force et fait passer en nous un je ne sais quel *sursum corda* qui s'échappe des traits rayonnants de la physionomie des saints.

Il nous fait suivre, avec émotion aux traces de leur sang, ces premiers pionniers de la foi poursuivant jusqu'au fond des forêts les âmes rachetées au prix du sang du Christ, travaillant de longues années sans succès apparent et n'en arrosant pas moins avec un courage indicible, un champ stérile et désolé. La dure captivité et le martyre du P. Is. Jogues sont d'un intérêt saisissant.

Mais qui ne verserait des larmes d'admiration devant ces athlètes invincibles qui voyaient, avec joie, tomber, un à un sous la hache, leurs membres déchirés et chantaient leur dernier chant funèbre, ou plutôt l'alleluia de l'immortel triomphe.

Oh ! oui, disons-nous en terminant cette vivifiante lecture, montez sur nos autels, héros magnanimes, vous avez payé cette gloire assez cher ; soyez-là, tous les jours, sous nos yeux pour nous dire : " Vous êtes les fils des saints, ne dégénérez pas de la vertu de vos ancêtres."

La meilleure récompense de l'auteur de cette petite brochure et la seule qu'il ambitionne, sera d'avoir contribué à ce grand résultat.